

Le jansénisme dans le théâtre de Racine.

LE JANSENISME DANS LE THEATRE DE RACINE

by

ANNA MAY BARBOUR

Being a thesis presented to the Committee
on Graduate Studies in partial fulfilment
of the requirements for the degree of

MASTER OF ARTS.

APRIL 1940

UNIVERSITY OF MANITOBA

TABLE DES MATIERES

1. Racine et Port-Royal.....	1
2. Les doctrines du jansénisme.....	32
3. Le pessimisme janséniste.....	62
4. Les Passions.....	81
5. L'amour-propre.....	122
6. La Grâce.....	137
7. Conclusion.....	159

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES SUR LES DOCTRINES DU JANSENISME

Ceaix-Ruy --Pascal et Port Royal Paris, Alcan, 1930

Encyclopedia britannica --Articles: Jansenius; Jansenism.

Encyclopedia-catholic --Articles: Jansenius; Janseniam
Grace; Free Will, Predétermination.

Encyclopedia of Religion and Ethics --Article: Jansenism.

Pascal --Pensées. Paris, Gibert, n.d.

Revue des Cours et Conférences --Essais par F.J. Tanquerey
(Professeur à l'Université de Londres):
Le Jansénisme et les tragédies de
Racine. 15 déc. 1936; 30 déc. 1936; 30
janv. 1937; 15 fév. 1937.

Revue de l'histoire littéraire de la France. Oct.-déc. 1938.
(Article: Le Jansénisme de Racine)

Rohrbacher--Histoire universelle de l'Eglise catholique.

Sainte-Beuve--Port Royal 7 vols. Paris, 1912,1913

OEUVRES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

Bruntière,F--Littérature française. T.2. Paris, Belagrave, 1919.

Champris, G. de--Les écrivains classiques. (Histoire de la
littérature française, publiée sous la
direction de J. Calvet. IV) Paris, Gigord,
1934.

Chateaubriand--Génie du christianisme, 2e partie, livre III,
cha. 3.

Des Granges --Histoire de la littérature française. Paris,
Hatier, 1934.

Dreyfus-Brissac--Phèdre et Hippolyte

Delfour, l'abbé--La Bible dans Racine.

Grazier--Racine et Port Royal--dans Mélanges de littérature et
d'histoire.

- Héman, Félix --Cours de littérature T.3. Paris, Delagrave
- Jourdain --French Classical Drama. Oxford, Clarendon Press, 1912
- Lanson, G. --Histoire de la littérature française, Paris,
Hachette, 1920
- Lemaître, J. --Racine. Paris, Cōlmann-Lévy, 1908.
- Le Goffic, C. --Racine, 2 vols.
- Merlet, G. --Etudes littéraires sur les classiques français des
classes supérieures. Paris, Hachette, 1894
- Mesnard --Notice biographique--dans Racine, Oeuvres, éd. Mesnard
- Monceaux --Racine. Nouvelle éd. Paris, Boivin
- Petit de Julleville- Introduction au Théâtre choisi de Racine.
- Racine, Louis --Mémoires de la vie de Racine, dans Racine, Oeuvres
éd. Mesnard.
- Rousseau, J.J. --Lettre à d'Alembert, Oeuvres, t.q. Paris,
P. Didot l'aîné, 1809.
- Sainte-Beuve. Les grands écrivains français, 17^e siècle,
Paris, Garnier, 1927.
- Schlegel, A.W. --A course of Lectures on dramatic Art and
Literature. Lecture V, Essence of Greek
tragedy. Translated by John Black, London
Bohn, 1861.
- Truc, G. --Jean Racine: l'oeuvre l'artiste, l'homme et le
temps. Paris, Garnier, 1926.

TEXTES:

- Racine --Oeuvres, éd. Mesnard. 7 vols. Paris, Hachette, 1910

ERRATUM

P. 90. Le paragraphe suivant a été mis à l'endroit indiqué:-

"Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi."

(Antiochus à Arsace.- Bér. III. 2. 813-814.)

Arsace n'a pas de difficulté à lui redonner son courage perdue, car l'amour
laisse s'en imposer. Mais c'est en vain; plus désespéré que jamais après son e
entretien avec Bérénice, il révèle à Arsace son trouble:

ABBREVIATIONS

Dans les allusions au texte des pièces, les abréviations suivantes ont été employées:

Th. -- La Thébaidé

Al. -- Alexandre

And. -- Andromaque

Br. -- Britannicus

Bér. -- Bérénice

Baj. -- Bajazet

Mith. -- Mithridate

Iph. -- Iphigénie

Ph. -- Phèdre

Es. -- Esther

Ath. -- Athalie

RACINE ET PORT ROYAL

Même avant sa naissance tout conspirait pour lier Racine au jansénisme. Tant de fils se tissaient déjà ensemble, fils dont, plus tard, Racine essayerait en vain de se dégager. A peu près un an avant la naissance du poète, Saint-Cyran qui, avec Jansénius, avait fondé le monastère janséniste de Port Royal, fut arrêté, le 14 juillet, 1638. Les solitaires de Port Royal, obligés à se disperser, se réfugièrent à la Ferté-Milan, chez Claude des Moulins Vitart, grand'tante de Racine. Celle-ci avait confié l'éducation de son fils Nicolas à un des solitaires, Lancelot. Quelques jours après leur arrivée à la Ferté-Milan, Lancelot et son élève Nicolas furent rejoints par d'autres fugitifs, M. Antoine de Maître, M. de Séricourt et M. Singlin.

Ils continuèrent chez les Vitart exactement le genre de vie qu'ils avaient mené à Port Royal, s'isolant, autant que possible, comme des ermites, ne sortant que les jours de fête pour aller à la messe, et, pendant l'été suivant (1639), pour faire, chaque soir, une promenade dans les montagnes, où, selon Lancelot, ils "s'entretenaient de bonnes choses." Ce solitaire a donné une description délicieuse de ces promenades: "Et quand nous revenions à neuf heures, nous allions l'un après l'autre en silence, disant notre chapelet. Tout le monde qui était aux portes comme on l'est l'été, se levait par respect pour nous saluer et faisait grand silence pour nous laisser passer, tant la vie et le mérite de ces Messieurs les remplissaient d'admiration! Enfin la bonne odeur qu'ils répandaient en

2.

ce lieu y est encore vivante...."

Au mois d'août, l'orage soulevé contre les solitaires s'était assez apaisé pour qu'ils puissent retourner à Port-Royal. M. Vitart père retourna avec eux à Port-Royal-des-Champs où il devint comme l'économe du Monastère, déchargeant les solitaires de tout soin mondain. Mme Vitart, elle aussi, alla vivre avec son mari près des solitaires, emmenant avec elle ses trois filles et deux fils. Le séjour des solitaires à la Ferté-Milan, bien que de peu de durée, laissa sur les âmes une empreinte indélébile. C'est ce séjour qui a inspiré l'entrée en religion d'une vingtaine de personnes de la Ferté-Milan, dont M. de Saci, cousin de Racine, et la mère Agnès, abbesse de Sainte-Thècle, tante du poète, sont les plus célèbres. C'est de ce séjour que date la liaison étroite de la famille Racine avec Port-Royal. C'est à ce séjour alors que la Ferté-Milan doit la "bonne odeur" de jansénisme qui parfuma la naissance et la jeunesse de Jean Racine.

Né à la Ferté-Milan vers le 22 décembre, 1639, quelques mois après le départ des solitaires, fils de Jean Racine et de Jeanne Scœnin, Racine fit son entrée dans une vieille et pacifique famille. Après la mort de sa mère en janvier 1641 et celle de son père en février 1643, quelques mois après un second mariage, le jeune Racine fut recueilli par sa grand' - mère, Marie des Moulin, qui, après la mort de son mari, se retira, en 1651, à Port-Royal où elle rejoignit sa fille Agnès, plaçant Racine au collège de Beauvais. Il y resta jusqu'en 1655.

Ce sont les solitaires qui avaient indiqué à Marie des Moulins ce collègue, qui était alors sous la juridiction de Mgr Chouard de Buzenval, un ami de Port Royal, et dirigé par le séculier Nicolas Dessuslefour. Après avoir terminé à Beauvais - qui "était à peu près Port Royal"- ses humanités, il entra en octobre 1655, à l'âge de quinze ans, à Port Royal, à la Maison des Granges, dirigée alors par Lancelot et Nicole. Il avait là pour maîtres Lancelot et M. Antoine le Maître, ces messieurs qui s'étaient réfugiés à la Ferté-Milan, ainsi que deux jansénistes éminents, M. Hamon et M. Nicole.

Il faut remarquer ces quatre hommes, car chacun d'eux a contribué quelque chose d'important au développement de Racine. La tendresse de l'affection paternelle que le pieux^{et}/docte Antoine le Maître montrait envers son jeune élève, se manifeste dans une lettre que le Maître, réfugié à Bourg-Fontaine lors de la dispersion des Petites Ecoles, écrivit "pour le petit Racine à Port-Royal", le 21 mars, 1656. Il y fit preuve d'une piété admirable: "Il faut tâcher de profiter de cette persécution et de faire en sorte qu'elle nous serve à nous détacher du monde, qui nous paraît si ennemi de la piété." (Oeuvres, éd. Mesnard VI, 381). Chez Antoine le Maître Racine trouvait un enthousiasme littéraire qui manquait aux autres professeurs; mais cependant le Maître, loin de croire que Racine était poète, aurait voulu faire de lui un avocat. Plein de verve et d'éclat, ce professeur de Rhétorique communiqua à son élève son ardeur littéraire.

M. Hamon, "Médecin des corps et des âmes" et solitaire plein de charité et d'humilité, se signalait par

4.

une sensibilité vive, par son indifférence envers le monde extérieur et son désir d'être uni à Dieu par une volonté soumise, un mysticisme presque oriental. Son influence se faisait sentir surtout dans les dernières années du poète, qui, pénitent, se ressouvint des leçons de piété et de soumission de son ancien maître.

C'est à Lancelot qui Racine le doit d'avoir appris à fond le grec. C'est dans les tragédies grecques de l'antiquité que Racine a puisé la moitié des sujets de ses drames profanes.

Nicole, moraliste très fin, mais "le plus froid, le plus gris, le plus plomb, le plus insupportable des ennuyeux de cette grande maison ennuyée", exerça sur Racine peu d'influence directe, sauf qu'il lui apprit bien le latin.

Près de ces maîtres pieux, Racine trouvait sans cesse des inspirations de piété, d'humilité et de soumission à la volonté de Dieu. "Quelle paix! quelle silence!" écrivit Racine dans son Abrégé de Port Royal (le partie; Oeuvres IV, 438-439, éd. Mesnard.) quelle charité! quel amour pour la pauvreté et pour la mortification! Un travail sans relâche, une prière continuelle, point d'ambition que pour les emplois les plus vils et les plus humiliants, aucune impatience dans les soeurs, nulle bizarrerie dans les mères, l'obéissance toujours prompte et le commandement toujours raisonnable." L'inspiration de Port Royal, qui était celle du jansénisme, ne devait jamais disparaître du coeur du poète. C'était une éducation unique. Les trois années passées dans le désert, presque sans compagnons, --c'était le temps de la

5.

dispersion des Petites-Ecoles --ne pouvaient être sans influence sur un enfant sensible.

On avait soin de ne choisir pour maîtres que des personnes de piété, de capacité et de discrétion, qui n'auraient d'autre but que le salut des enfants, la conservation de leur innocence, et l'inspiration de la simplicité et de la piété, car tout en croyant à la Chute en théorie-- Sainte-Beuve l'a remarqué--ils agissaient comme s'ils n'avaient qu'à aider une nature pure en elle-même. On n'était pas moins sévère dans le choix des livres que dans le choix des maîtres car on avait à trouver des lectures qui orneraient l'esprit d'une belle culture sans, en même temps, avilir l'âme des étudiants.

Mais déjà dans la solitude pieuse de Port Royal, et en grande partie à cause d'elle, il soulevait dans le coeur de Racine une agitation qui le jetait vers la vie. Autant que la ferveur spirituelle, la vie à Port Royal favorisait, involontairement bien sûr, une sorte de mollesse voluptueuse; sans le savoir, d'ailleurs, les études des antiquités poussaient Racine vers la littérature et la poésie, et même vers le théâtre. En voulant rendre l'enfant sensible aux choses de Dieu, on aiguissait une sensibilité qui pouvait se tourner vers des objets mondains. Port Royal a laissé sur Racine une marque tellement indélébile qu'elle se manifeste dans la nature même de sa révolte: c'est Port Royal qui lui a indiqué les beautés de la littérature antique

6.

c'est Port Royal qui lui a ouvert la voie au théâtre; c'est l'éloquent silence de Port Royal qui a éveillé en lui son talent poétique car déjà il traduisait les "Hymnes du Bréviaire", déjà il célébrait, dans ses "Promenades de Port Royal" la beauté et la paix des bois, des solitudes, du paysage; c'est Port Royal qui l'a rendu conscient du conflit des passions et de la vie intérieure; c'est Port Royal, enfin, qui l'a perdu.

Il n'était pas facile de se dégager de Port Royal, et quelques fortes que fussent les révoltes qui s'élevaient en lui, elles restèrent encore muettes.

Quittant Port Royal en 1658, Racine alla faire une année de logique au Collège d'Harcourt à Paris, encore une Maison port-royaliste; c'est ici que la vie s'ouvrit pour le jeune rebelle. On ne sait guère rien de son séjour à d'Harcourt sinon qu'il logeait au Quartier Latin. Le bruit qui courait, d'"une mascarade du plus mauvais goût" à laquelle il aurait assisté dans une chapelle jésuite laisse deviner que le jeune oiseau essayait ses ailes. Cette année à d'Harcourt fut pour Racine une année de cri^sre. Un mois à peine après son arrivée à Paris, il apprit la mort de son ancien maître, M. Antoine le Maître. Les Mémoires de Godefroi Hermant indiquent que Racine prit, cette année, la résolution de consacrer sa vie à la poésie, C'est alors qu'il se lia avec son cousin Nicolas Vitart, ancien élève lui aussi de Lancelot, et qui était attaché en qualité d'intendant à la maison du duc de Luynes, grand seigneur janséniste.

L'année suivante, après avoir terminé sa logique, Racine quitta le Quartier Latin pour ~~s'~~aller loger à l'hôtel

7.

de Luynes où il devint une sorte de secrétaire ou de sous-intendant. Antoine Vitart et sa femme, qui y logeaient aussi, étaient jeunes et aimables, et il y avait dans le ménage Vitart une gaieté, une liberté familières. L'hôtel de Luynes, tout en étant une demeure janséniste, était loin d'être sombre et austère, comme pourrait le suggérer la réputation de son propriétaire.

C'est sous l'influence de Nicolas Vitart que Racine se dégagea un peu de l'austérité de Port Royal. C'est sous l'influence du galant abbé Le Vasseur qu'il donna libre carrière à ses inclinations. Accompagné de l'abbé et de M. Houy, Racine courait les cabarets et les coulisses. Par l'intermédiaire de Le Vasseur il chercha pour ses premiers essais littéraires la protection d'une actrice.

Racine entrait vraiment dans sa carrière littéraire. Il publia vers cette époque un "Sonnet sur la gloire de Mazarin" qui le mit dans une situation difficile via-à-vis de ses anciens maîtres. Il publia aussi un sonnet sur "La Paix des Pyrénées." Avec son ode "La Nymphé de la Seine" (1660), écrite sur le mariage du roi et dédiée à la reine, le jeune poète s'attira l'attention du roi, et mérita une gratification de cent louis. "Vous verrez aussi, écrit Louis Racine dans ses Mémoires, que la passion des vers égara sa jeunesse, quoique nourrie de tant de principes de religion et que la même passion éteignit pour un temps, dans ce coeur si éloigné de l'ingratitude, les sentiments de reconnaissance pour ses premiers maîtres." C'était le moment de la grande dispersion des Solitaires en 1661, dans ses lettres à l'abbé

8.

Le Vasseur Racine en parlait en plaisantant et avec peu de sympathie, voyant dans ce malheur un râlâchement des liens qui, toujours, le contr^oignaient. Pendant cinq ans après "La Nymphé de la Seine", Racine reçut de la part de sa grand'mère et surtout de la part de sa tante Agnès "lettres sur lettres, excommunications sur excommunications." "Je vous écris, lui écrivit sa tante Agnès, dans l'amertume de mon coeur, et en versant des larmes que je voudrais pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez les personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église et la communion des fidèles, même à la mort à moins qu'ils ne se reconnaissent.....Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme et de rentrer dans votre coeur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir; car vous savez bien que je ne pourrais pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable et si contraire au christianisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher." (Mémoires de Louis Racine, dans Racine, Oeuvres, éd. Mesnard, 1, 239).

On peut comprendre, sans pourtant les excuser, les

9.

villénités de révolte chez ce jeune poète plein d'ambition et d'ardeur littéraire, soupçonnant déjà son génie, qui se trouvait importuné à tout moment par les scrupules de ces religieuses qui tenaient pour un crime le sonnet le plus innocent. Mais la révolte du jeune homme n'était pas encore définitive, et on peut imaginer que Racine, loin d'être indifférent à ces admonestations, tâchait de déguiser quelques remords honteux, lorsqu'en septembre 1660 et en juin 1661, il se plaignait de sa tante et raillait la persécution de ses anciens maîtres.

En l'absence de son cousin Vitart, Racine prit sa place comme intendant au château de Luynes à Chevr^euse. Regrettant ici ses gais compagnons de Paris, Racine adressait de "Babylone" les lettres qu'il écrivait d'ici, car il se sentait ici comme en exil.

Pour le soustraire à l'influence de ses mauvais compagnons, sa famille se décida à l'envoyer, en octobre 1661, à Uzès, près de son oncle, le chanoine Antoinin Sconin, religieux de Sainte-Geneviève, dans l'espoir qu'il pourrait y obtenir un bénéfice ecclésiastique. Parfaitement recueilli par son oncle, il s'adonna à l'étude de la théologie, mais à vrai dire, il trouvait très pénible l'éloignement de Paris et de ses amis galants. Il était à Uzès comme dans un autre monde: ce qui le frappait d'abord c'est la profondeur des passions dans ce beau pays de soleil et de ciels bleus. Les lettres écrites d'Uzès nous fournissent la meilleure indication de l'état de son âme à cette époque; quoique loin de la piété

10.

de son enfance, il gardait toujours la mesure et quelque chose de la pudeur que lui avait inspirée ses maîtres de Port Royal. Une lettre adressée à La Fontaine, et datée du 11 novembre 1661, indique cela: "Toutes les femmes y sont éclatantes.... Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de m'arrêter de donner de garde, je ne veux pas en parler davantage: aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficié comme celle où je suis, que d'y faire de longs discours sur cette matière. Domus mea domus orationis. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit: 'Soyez aveugle.' Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet; car, croyez-vous? il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères. Adiousias." (Racine, Oeuvres, éd. Mesnard VI, 427.)

Racine se rend compte de la duplicité de sa situation. A Vitart qui lui reproche sa négligence envers sa tante, il écrivit: "Je tâcherai d'écrire cette après-dîner à ma tante Vitart et à ma tante la religieuse.... C'est bien assez de faire ici l'hypocrite sans le faire encore à Paris par lettres; car j'appelle hypocrisie des lettres où il ne faut parler que de dévotion, etc. etc."

Les "Bains de Vénus" et plusieurs petites chansons sur l'amour, le printemps et les jolies demoiselles" suggèrent que Racine se donnait à Uzès une certaine liberté dans ses écrits. Sa connaissance du monde et des hommes se développa singulièrement pendant son séjour.

De retour à Paris
Son début au Théâtre
Rupture avec Port Royal

11.

L'insuccès de ses tentatives de se procurer un fénéfice ne le désappointa pas trop. Non sans une sorte de satisfaction secrète, sans doute, il retourna à Paris au commencement de l'année 1663, décidément voué à la poésie et au théâtre. A Uzès il avait déjà commencé sa Thébaïde. De retour à Paris il se relia à ses amis littéraires et fit la connaissance de Molière et de Boileau. Il publia en 1663 deux poèmes, écrits dans une manière flattante et courtoise: une ode "Sur la convalescence du roi" et "La Renommée aux Muses", également une ode.

L'année suivante (1664) il fit avec La Thébaïde son début dans la carrière dramatique. La pièce fut jouée pour la première fois, vendredi, le 20 juin, 1664, par la troupe Molière sur la scène du Palais-Royal. Ayant ainsi abordé le théâtre avec un succès qui donnait des espérances, il se lança dans la carrière théâtrale. Il fit représenter l'année suivante (déc. 1665) sa seconde tragédie Alexandre le Grand. Mais Racine n'était pas encore libre de Port Royal, qui grondait toujours.

Nicole, un des anciens maîtres de Racine, exprima dans une lettre écrite pour tous, l'opinion de Port Royal sur les poètes de théâtre, sans pourtant nommer Racine, à qui, évidemment, la lettre était dirigée. "Un poète de théâtre, écrivit Nicole est un empoisonneur public, non de corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels." x

x Texte des lettres dans Racine, Oeuvres IV, 285-287, éd. Mesnard.

12.

Exaspéré par les admonestations continuelles de Port Royal, Racine riposta immédiatement par une première lettre contre Port Royal. Dans des pages foudroyantes de railleries mordantes, il fulmina impitoyablement contre ses anciens maîtres.

Les solitaires de Port Royal ne daignèrent y répondre, mais il parut deux réponses anonymes, la première reconnu plus tard pour être sortie de la plume de M. du Bois, la seconde de celle de M. Barbier d'An^{ur}cour. Racine reconnut à leur style que ces deux lettres ne venaient pas de Port Royal, mais il écrivit comme réponse une seconde lettre non moins spirituelle et méchante que la première que, pourtant, il ne publia pas.

Jamais Racine n'avait été plus loin de Port Royal qu'en ce moment où, à la veille de ses chefs-d'oeuvres, et plein d'ambition, il ne songeait qu'à son art et à sa gloire. Cette fois la rupture était définitive: pendant les quatorze ou quinze ans qui suivirent, ni sa tante Agnès de Sainte-Thècle, ni aucun des solitaires ne conservèrent de relations avec lui et lorsque, pénitent, Racine voulait se réconcilier avec Port Royal, ce fut lui qui en fit toutes les démarches.

Dès 1666, alors, Racine se conserva sans scrupules au théâtre, où, au mois de novembre, 1667, il présenta son premier chef-d'oeuvre, Andromaque. Que de choses étaient arrivées entre Alexandre et Andromaque! Racine s'était complètement rompu avec Port Royal; il avait trouvé sa voie dans le drame; il s'était mûri; il avait gagné par son Alexandre la faveur de Louis XIV et l'admiration d'Henriette

13.

d'Angleterre; et il avait commencé en 1667 sa liaison avec l'actrice Mme Duparc, âgée de trente-cinq ans, -- Racine n'en avait que vingt-huit -- et veuve depuis 1664 du comédien René Berthelot, sieur Duparc, un des premiers acteurs de la troupe de Molière, dans laquelle elle était entrée en 1653.

Couronné de gloire à cette époque, et honoré partout, libre, d'ailleurs, du joug importunant de Port Royal, Racine se sentait libre d'écrire ce qu'il voulait: c'est alors qu'il composa son Andromaque, pièce imprégnée des doctrines du jansénisme! Était-ce ainsi qu'il croyait montrer qu'il était vraiment libre de Port Royal?

Une année après, il composa la seule comédie qu'il ait écrite, Les Plaideurs, dans laquelle il avait, évidemment, l'intention de railler certains avocats du temps. On a cru trouver dans le personnage de Gautier la Gueule, une satire sur M. Antoine le Maître, qui, avant de se retirer à Port Royal, avait été avocat, et qui avait voulu préparer Racine pour ce métier: on ne saurait prouver cette accusation.

En décembre 1669 Racine donna encore une tragédie. Il est intéressant de remarquer que Racine a dédié cette pièce à Charles-Honoré d'Albert, duc de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes, qui appartenait à cette famille chez laquelle Racine avait été sous-intendant à sa sortie de d'Harcourt. Il paraîtrait alors que cette famille, tout en étant sincèrement janséniste, protégeait encore le poète en dépit de sa rupture avec Port Royal; et que, loin de cacher sa protection le duc permit que ce poète, que Port Royal avait réprouvé en

attendant que Dieu en fit autant, alliât publiquement le nom de cette famille illustre et janséniste à une pièce condamnée par les jansénistes.

Encore une fois la Maison de Luynes prêta son nom à une pièce de Racine: Bérénice, publiée en 1670, portait une dédication à Mgr Colbert, beau-père du duc de Chevreuse.

Et Port Royal, que faisait-il pendant ces années où Racine jouissait si pleinement de sa gloire? Grâce à la paix de l'Eglise conclue par Clément IX, les Solitaires recouvrirent en 1668 leur liberté perdue. La mère Agnès, captive depuis quatre années pour avoir refusé de signer le Formulaire, eut le plaisir de passer ses dernières années pleinement en règle avec l'Eglise, la paix de Clément IX lui ayant permis de ne pas signer le fait^{XX} de Jansénisme. Nicole, Sâci, Lancelot, Hamon et les autres Solitaires qui avaient été ou fugitifs ou bien prisonniers, s'occupèrent maintenant de la publication de leurs ouvrages théologiques. Arnauld fut présenté au roi; un de ses neveux devint ministre d'Etat.

Le 2 novembre 1670, Racine présenta sa Bérénice. C'est à la Champmeslé qu'on accorda le rôle de la reine juive, rôle dont les doux soupirs languissants convenaient si bien à la voix charmante de l'actrice. C'est de cette année que date la liaison de Racine avec la Champmeslé, dont il ne se sépara qu'en 1677, lorsqu'il renonça au Théâtre. C'était le temps des plaisirs de la rue des Marais et des "diableries" de l'hôtel de Ranes, où Racine et les autres amoureux de l'actrice venaient souper avec elle et son mari, qui d'ailleurs n'y perdait rien.

^{XX} Question du fait et du droit. Cf. Ste-Beuve, Port-Royal III,

Tentatives de réconciliation
avec Port Royal

15.

En janvier 1672 Racine donna Bajazet et l'année suivante Mithridate, dont la première représentation eut lieu le 13 janvier 1673, le lendemain même de sa réception à l'Académie Française (le 12 janvier, 1673). Comblé de gloire à cette époque, Racine ne songea jamais à renoncer à sa carrière théâtrale, et cependant il semble avoir été troublé alors. Dès Mithridate, la dernière de ses pièces historiques, on remarque un changement dans le ton, un retour presque à la moralité rigide de Port Royal. Voulant suivre à la rigueur les préceptes d'Aristote à propos de la moralité au théâtre, Racine s'enfonça dans l'étude des modèles grecs. Et Racine, pouvait-il relire ces classiques sans penser à Nicole et à Lancelot chez qui il les avait apprises? N'entendrait-il pas leurs voix qui expliquaient les textes, en en tirant des principes édifiants? Son retour à la Grèce deviendrait bientôt son retour à Port Royal. Son Iphigénie (le 18 août 1674), tragédie tout imprégnée de christianisme, apparaît comme une première tentative de réconciliation avec Port Royal.

Pour le moment, Racine ne pensait pas à rompre définitivement avec le théâtre; il cherchait seulement à le réconcilier avec la moralité de Port Royal; mais cette tentative dont il ne se rendait guère compte lui-même, suffit pour ramener Racine dans la voie du retour de Port Royal. Faisant à cette époque un retour amer sur lui-même, Racine vit la distance qui le séparait de la paix de sa jeunesse passée dans la solitude de Port Royal; il avait conquis la gloire, la renommée, même le bonheur qu'accordent celles-ci -- mais à quel prix? Sa conscience le troublait sans doute

16.

lorsqu'il pensait à la mort de la Duparc en 1668, mort dont peut-être il était responsable. Ce n'est qu'en 1679, trois ans après le commencement de l'instruction de l'affaire, et deux ans après la "conversion" de Racine, que l'Affaire des Poisons révéla au public tout le scandale de cette liaison. C'est alors que la Voisin et son aide la Vigoureux, ayant été arrêtées, découvrirent que Racine ^{avait} s'était recouru à leurs bons offices pour aider sa maîtresse, qui mourut en couches, à la suite, à ce qu'on disait, d'une tentative d'avortement. La connaissance de cette affaire ne pouvait être sans effet sur la conscience délicate du poète.

Tout concourait à ce moment pour ramener Racine à Port Royal: les souvenirs que réveillaient dans sa mémoire la lecture des anciens classiques, les remords à propos de la Duparc, les découragements, les fatigues inévitables à tout écrivain, l'influence de Boileau qui s'inclinait de plus en plus vers le jansénisme, la trahison de Mlle de Champmeslé qui se sépara de Racine pour le remplacer par le comte de Clermont-Tonnerre.

Racine éprouvait à cette époque une terrible crise psychologique. Phèdre, sa dernière tragédie profane, présentée le 1er janvier 1677, en est une preuve conclusive, car Racine n'aurait jamais su écrire ce drame de remords s'il n'avait pas éprouvé en lui-même une crise analogue. Dans la Préface de la tragédie, Racine désigne assez clairement les intentions moralisatrices du drame: "Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes (anciens). Ce serait

17. peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leurs doctrines, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivaient en cela la véritable intention de la tragédie."

C'est le langage d'un homme qui veut établir un compromis entre ses scrupules et ses désirs. C'est le langage d'un homme qui veut rester poète de théâtre tout en sentant que les moralistes de Port Royal n'avaient pas tout à fait tort en condamnant le métier. Qu'on se figure les sentiments qui devaient lutter, les uns contre les autres, dans le coeur du fils prodigue de Port Royal, lorsqu'il lisait par exemple les Pensées de Pascal, publiées en 1670, où se trouvaient des condamnations assez directes du théâtre: "Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre coeur, et surtout celle de l'amour; principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paraît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées, sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme un désir de causer les mêmes effets, que l'on voit si bien représentés" (Appendice au chapitre 26-^o. pp 227-228).

Imaginons Racine à la première représentation de

de Phèdre. Il voit sur la scène la Champmeste dans le rôle de Phèdre, cette femme incestueuse qui se condamne tant et si bien que le parterre lui pardonne. Il n'y a rien à redire au langage: il est pudique autant que possible--mais les allusions! Spectacle affreux! Et la Champmeslé est ravissante! Et tout le monde sort, Racine le sent bien, plutôt attiré que repoussé par la peinture d'une volupté dégoûtante mais irrésistiblement séduisante! Et il l'a voulu ainsi! Voilà le beau moyen de réconcilier la tragédie avec les "Messieurs" de Port Royal!

Racine était prêt, à ce moment à renoncer au théâtre, mais une décision si pénible ne vint pas sans une série de poussées accessoires. Sous les efforts d'une cabale instiguée par la duchesse de Nevers, qui voulait opposer à la Phèdre de Racine celle de Pradon, la pièce qui devait réconcilier les jansénistes avec le théâtre, parut échouer: l'échec momentané--auquel devait succéder d'ailleurs un triomphe éclatant--semblait au poète être un avertissement de Dieu pour le faire rompre avec sa carrière théâtrale.

Inspirées par un scepticisme inexplicable, quelques critiques ont cherché ailleurs qu'en cette crise psychologique la cause de son renoncement au théâtre, l'attribuant à ses devoirs d'historiographe, au dessèchement de son talent, au chagrin que lui causait l'échec momentané de Phèdre. Ces éléments pourraient peut-être suffire pour expliquer son renoncement au théâtre; ils n'expliquent pas son retour à Port Royal.

Les Mémoires de Louis Racine, et quelques lettres de Racine lui-même fournissent des preuves satisfaisantes de l'explication traditionnelle. "J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion, dont mon père avait été rempli dans son enfance, et qui avait été longtemps comme assoupis, dans son cœur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout à coup. Il avoua que les auteurs des pièces de théâtre étaient des empoisonneurs ; et il reconnut qu'il était peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs. Il résolut non seulement de ne plus faire de vers; il résolut encore de réparer ceux qu'il avait faits, par une rigoureuse pénitence. La vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire Chartreux." (Mémoires de Louis Racine II, dans Racine Oeuvres, éd. Mesnard I, 276.)

Louis Racine dit ailleurs: "Mon père qui fut son casuiste à lui-même, ne se fit aucune grâce; et comme il ne rougissait point d'avouer ses remords, il ne laissa ignorer à personne, qu'il eût voulu pouvoir anéantir ses tragédies profanes, dont on ne lui parlait point à la cour parce qu'on savait qu'il n'aimait point à en entendre parler" (Ibid, p. 301).

Racine lui-même attribua à sa tante Agnès de Sainte-Thècle le plus grand rôle dans sa conversion. Dans une lettre écrite à Mme de Maintenon, vingt ans plus tard (le 4 mars 1698) pour justifier ^{sa} les liaisons avec Port Royal, il montre son obligation envers la religieuse: "J'ai une tante qui est supérieure à Port Royal, à laquelle je crois avoir des obligations infinies. C'est elle qui m'apprit à connaître Dieu dans mon enfance, et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer à de

l'égarement et des misères où j'ai été engagé pendant quinze années." (Mémoires de Louis Racine, dans ^{Racine} Oeuvres; éd. Mesnard, 1 245)

Nommé historiographe
Son mariage

20.

Et plus tard: "Je sais, Madame, quel est votre crédit, et je sais quelles bontés vous avez pour moi; mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, des humiliations, des sujets de pénitence; et elle a plus de crédit que vous."

(Ibidem pp. 347-348)

Ce fut un sacrifice unique, inouï. Racine immola à ses scrupules chrétiens tout son talent de poète dramatique, renonçant en même temps à la gloire, et à l'orgueil que lui avait donné son art. Désormais l'artiste était mort.

Racine était encore en pleine crise: il avait fait table rase de sa vie passée; il fallait maintenant recommencer. Son confesseur le détourna de l'idée de se faire Chartreux, le conseillant de trouver dans un mariage raisonnable et dans la vie de famille, la paix qu'il cherchait.

Racine était depuis deux ou trois ans déjà trésorier de France en la généralité de Moulins. En mars ^{xx} 1677 il fut nommé avec Boileau historiographe du roi. Racine regarda cette nomination comme une grâce de Dieu, témoin la note de Louis Racine: "Mon père toujours attentif à son salut, regarda le choix de Sa Majesté comme une grâce de Dieu, qui lui procurait cette importante occupation pour le détacher de la poésie. (Mémoires de Louis Racine dans Racine, Oeuvres, éd. Mesnard 1, 103) Suivant le conseil de son confesseur, il se maria le 1er juin, 1677. Sa femme, Cathérine de Romanet, dont il devait avoir dans la suite sept enfants, était une femme charmante dans sa simplicité, modeste et très dévote,

Réconciliation avec Port Royal
Racine courtisan

21.

qui, bien sûr, ne comprenait pas beaucoup au talent littéraire de son mari, mais qui partageait ses sentiments de piété.

Etabli dans une nouvelle carrière, et sagement marié, Racine s'efforçait toujours de se réconcilier avec Port Royal. "Un des premiers soins de mon père, après son mariage, écrit Louis Racine, fut de se réconcilier avec Messieurs de Port Royal. Il ne lui fut pas difficile de faire sa paix avec M. Nicole, qui ne savait ce que c'est que la guerre, et qui le reçut à bras ouverts, lorsqu'il le vint voir, accompagné de M. l'abbé Dupin. Il ne lui était pas si aisé de se réconcilier avec M. Arnauld, qui avait toujours sur le cœur les plaisanteries écrites sur la Mère Angélique, sa soeur, plaisanteries fondées, par faute d'examen, sur des faits qui n'étaient pas exactement vrais. (Mémoires II, dans Racine, Oeuvres, éd. Mesnard I, 281) On sait que Phèdre remplit le dessein indiqué dans la Préface et acheva la réconciliation avec Arnauld, qui, averti par Boileau, que la pièce ne prêchait rien que les doctrines favorites de Port Royal et du jansénisme, serra dans ses bras le fils prodigue.

Si Racine avait renoncé au théâtre, il n'avait pas renoncé au monde, car en qualité d'historiographe il vivait auprès du roi, jouissant des privilèges de courtisan et surtout des "Marly", et flattant le roi comme le faisaient les hommes de la cour. Avec Boileau, il assista à la Campagne de 1678, et fit les voyages de Gand, d'Alsace, de Luxembourg; il était présent d'ailleurs aux sièges de Mons et de Namur. Les lettres qu'il écrivit à sa famille pendant son absence, témoignent de la paix

et de l'affection qu'il trouvait dans la vie de famille; elles témoignent, en même temps, des sentiments de piété et de rigorisme qu'il voulait inspirer à ses enfants.

Si sa vie de courtisan semble détonner un peu avec sa piété renouvelée, on peut trouver ailleurs des preuves de la sincérité de sa "conversion" qui, d'ailleurs, n'a jamais été mise en doute: sa réconciliation avec Port Royal dura jusqu'à la fin de sa vie; il fit des visites assidues à Port Royal; il ne refusa jamais à aider les solitaires quoiqu'une telle activité ne pût qu'être compromettante pour l'historiographe d'un roi dont l'animosité envers les jansénistes était bien connue; il entretenait ^{des} relations avec beaucoup de personnages qui étaient amis de Port Royal; il fit tout son possible pour faire cesser l'exil d'Arnauld; il assista aux processions du Saint-Sacrament; il s'efforça d'élever ses enfants dans la piété qu'il avait apprise lui-même à Port Royal.

Et cependant la question persiste: comment a-t-il pu conserver la confiance du roi et de Mme de Maintenon? Il garda à la cour une réserve diplomatique, feignant de ne savoir rien ^{à ses obligations de famille ses visites assidues} aux discussions théologiques; il attribua ^à Port Royal, où sa tante était abbesse. Mais on excuse ces compromis diplomatiques dès qu'on se rend compte que Racine a toujours fait preuve de son amitié pour Port Royal, même lorsque les services qu'il rendait à ces amis pouvaient compromettre sa situation vis-à-vis du roi et de la cour.

Racine lui-même était conscient de ce qu'il y avait de peu héroïque dans sa tentative de jouer le double rôle de courtisan et de janséniste. Dans une lettre à Boileau, datée de Paris, le 5 septembre 1687 il y fit allusion: "Je

reçus avant-hier une lettre de vous. Le P. Bouhours et le P. Rapin étaient dans mon cabinet quand je la reçus. Je leur en fis la lecture en la décachetant, et je leur fis un fort grand plaisir. Je regardai pourtant de loin, à mesure que je la lisais, s'il n'y avait rien dedans qui fût trop janséniste. Je vis vers la fin le nom de Nicole et je sautai bravement ou, pour mieux dire, lâchement dessus." (Oeuvres, éd. Mesnard, VI, 622)

Si, même après avoir renoncé au théâtre, Racine ne s'est pas donné tout entier à Dieu, il lui donna, du moins, ses quatre filles qui ou entrèrent en religion ou vécurent à l'ombre du cloître. S'attendrissant à la vue de ces jeunes filles qui entraient en religion, Racine versait à leur confession des larmes amères, où l'on devine le remords du pénitent.

Une occasion s'offrit au poète de faire preuve encore une fois de son génie littéraire. Sauf un petit opéra (l'Idylle de la Paix) qu'il avait été obligé d'écrire en 1685, Racine n'avait rien écrit depuis Phèdre en 1667. Il accepta avec plaisir, mais non sans hésitation, d'écrire une pièce religieuse, qui ne semblait nullement blesser ses scrupules de chrétien. "Les personnes illustres qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison, dit-il dans la Préface d'Esther, faisant allusion à Madame de Maintenon, directrice de Saint-Cyr, ... me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrais pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poème où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins

capable d'ennuyer." (Oeuvres, éd. Mesnard, III, 455)

Il trouva dans l'histoire d'Esther un sujet convenable, tant aux louanges de Dieu et aux principes de piété qu'il voulait y insérer, qu'à la situation des jeunes filles de Saint-Cyr. Courtisan, il a su remplir la pièce d'allusions discrètes à des personnes de la cour: on ne tarda pas, à voir dans la disgrâce de Vasthi et l'élévation d'Esther une allusion au remplacement de Madame de Montespan par Madame de Maintenon; on voulait voir dans Aman, Louvois; dans les jeunes Israélites du Choeur, les jeunes élèves de Saint-Cyr. Mais janséniste autant que courtisan, Racine a su insérer des allusions, assez directes, à Port Royal et aux jansénistes. Selon cette interprétation, les juifs persécutés ressemblaient aux jansénistes et aux protestants; on voyait en Esther la jeune abbesse, la Mère Angélique Arnauld, qui, à seize ans avait entrepris la réformation de l'abbaye de Port Royal--on voyait Esther s'évanouir devant son mari tout comme la Mère Angélique devant son père lors de la fameuse journée du guichet ^{xx}--; on voyait en les jeunes Israélites les jeunes novices; le harem devint un cloître et Mardochée, le grand Arnauld, directeur de conscience de ces dames. Les deux premiers vers mêmes nous avertissent que nous sommes à Port Royal, plutôt qu'à Saint-Cyr:

"Du séjour bienheureux de la Divinité
Je descends dans ce lieu par la Grâce habité."

xx cf Ste-Beuve, Port Royal

Et où doit-on chercher sinon dans les souvenirs de sa jeunesse passée à Port Royal, l'atmosphère de paix, d'innocence et de piété, l'atmosphère en un mot de sanctuaire. C'est dans sa propre âme remplie de nouveau des pieux sentiments de sa jeunesse, qu'il prit cette atmosphère. Comme Phèdre était la confession de son remords et de ses déchirements intérieurs, Esther est une nouvelle confession, de paix cette fois, et de dévotion.

Les allusions flatteuses aux gens de la cour, la beauté du langage, l'élévation sublime des sentiments, la nouveauté du spectacle assuraient à la pièce un succès éclatant. Quelque beau que fût le spectacle, pourtant, on n'avait pas prévu l'effet inévitable qu'une telle représentation devait avoir sur les jeunes filles de Saint-Cyr. C'est avec horreur, sans doute, que Mme de Maintenon se rendit compte qu'un air profane était entré dans Saint-Cyr, détournant l'esprit des jeunes filles des pensées de piété qu'elle avait voulu leur inspirer. Voyant l'effet nuisible que la présence des courtisans faisait sur les jeunes esprits, elle se décida à garder, à l'avenir, une simplicité chaste dans les représentations de pièces.

L'année suivante (1690) Racine fut nommé gentilhomme ordinaire du roi.

Le succès d'Esther inspira la composition d'Athalie, — encore une pièce biblique. Ici encore on retrouve des souvenirs de Port Royal, de l'innocence opprimée, des dogmes de la grâce et du salut, et, dans les chœurs surtout, des souvenirs du ton de Port Royal, des inspirations de piété et d'amour de Dieu. Les Messieurs de Port Royal eux-mêmes en étaient enchantés.

Renonciation définitive à la poésie

26.

Le Père Quesnel exprima dans une lettre à M. Willard le plaisir qu'e leur donnait Athalie: "Nous relisons de temps en temps Athalie.....Les plus belles maximes de l'Évangile y sont exprimées d'une manière fort touchante, et il y a des portraits où l'on n'a pas besoin de dire à qui ils ressemblent."

Les jeunes filles de Saint-Cyr donnèrent la première représentation d'Athalie en janvier 1691, mais sans costumes et sans cérémonie cette fois. Les circonstances étaient peu favorables: Racine avait oublié, en écrivant cette pièce, qu'elle était destinée pour des jeunes filles qui ne pouvaient assez bien comprendre les rôles pour y faire honneur; la simplicité de la mise en scène, d'ailleurs, ôtait à la pièce l'éclat d'Esther. Boileau avait beau dire à Racine: "C'est votre plus bel ouvrage; le public y reviendra"; Racine, toujours trop susceptible à l'égard de la réception de ses oeuvres croyait à l'échec de la pièce. Dégouté plus que jamais de la poésie, il prit la résolution de ne plus s'occuper de la poésie. Le malheureux succès de la pièce ne devrait pas nous tromper sur la valeur intrinsèque de la pièce; le public y revint en effet, comme l'avait prédit Boileau et lorsqu'on voyait la pièce représentée dans des circonstances convenables on se rendit compte que Racine avait couronné sa carrière théâtrale par un chef-d'oeuvre incomparable.

Les lettres que Racine écrivait à cette époque, et surtout celles qu'il écrivait vers le temps où ses filles prenaient l'habit, témoignent de sa disposition d'esprit pieuse. Ses lettres à son fils Jean-Baptiste sont pleines

d'exhortations de penser à son salut, de se reposer en Dieu de fuir le théâtre et l'opéra, de se soumettre à la volonté de Dieu et de le servir avec joie.

Ses sentiments de dévotion paraissent aussi dans son Abrégé de l'histoire de Port Royal, commencé en 1693 et surtout dans ses Cantiques spirituelles, 1694. Ces tendres cantiques si naturels sont d'une inspiration toute janséniste; on le voit à leurs titres: "A la louange de la charité" (1 Corinth. ch. 13); "Sur le bonheur des justes et sur le malheur des réprouvés" (la Sagesse, ch. 5); Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au dedans de lui-même" (St-Paul aux Romains, ch. 7); "Sur les vaines occupations des gens du siècle" (tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie). Le P. Quesnel en dit: "Qu'ils sont beaux! qu'ils sont admirables tendres, naturels, pleins d'onction! Ils élèvent l'âme, et la portent où l'auteur l'a voulu porter, jusqu'au Ciel, jusqu'à Dieu!"

Le troisième cantique, la "Plainte d'un Chrétien" nous explique un peu l'état intérieur du poète à cette époque:

"Mon Dieu, quelle guerre nouvelle!
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon coeur te soit toujours fidèle,
L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta loi.

Hélas en guerre avec moi-même
Où pourrais-je trouver la paix?
Je veux et n'accomplis jamais.
Je veux, mais ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord...."

Il en avait toujours été ainsi, en effet; c'était d'abord le poète en lui qui le disputait avec le chrétien; maintenant, c'était le courtisan qui n'était pas d'accord avec le janséniste: le "vieil homme" en lui, ~~fût-ee~~^{ou} comme poète, ~~fût-ee~~ comme courtisan qu'il se manifestait, cherchait la gloire et les plaisirs mondains, passionné de tout l'éclat du monde; le chrétien, austèrement dévot, rigoureusement pieux, foulait aux pieds les douceurs de la vie. Dans ses dernières années, le Chrétien réclamait plus que jamais ses droits. "Je commence à être d'un âge, écrivit Racine à son fils Jean-Baptiste (le 16 juin 1698), où ma plus grande application doit être pour mon salut. Ces pensées vous paraîtront peut-être un peu sérieuses; mais vous savez que j'en suis occupé depuis fort longtemps (Oeuvres, éd. Mesnard, VII, 263)

Depuis 1667 Racine avait essayé, comme nous l'avons vu, de jouer un double rôle, taisant à Port Royal ses relations à la cour, et à la cour ses relations jansénistes. Son impuissance à se sévrer des doux enchantements de la cour montre, certes, une faiblesse de caractère ou de tempérament.

Le choix entre ces deux éléments irréconciliables se fit un peu sans Racine, lorsqu'en 1698, une éclipse de sa faveur à la cour, je ne dis pas une disgrâce, amoindrissait un peu la tentation de ce côté. Une lettre de Racine à Mme de Maintenon, datée de Marly, le 4 mars 1698, montre la réputation janséniste du poète comme la cause du refroidissement: "Mais j'apprends que j'en ai une autre (affaire) bien plus terrible sur les bras, et qu'on m'a fait passer pour janséniste dans l'esprit du Roi. Je vous avoue que lorsque je faisais tant chanter dans Esther:

"Rois, chassez la calomnie."

je ne m'attendais guère que je serais moi-même un jour attaqué par

la calomnie. Je sais que, dans l'idée du Roi, un janséniste est tout ensemble un homme de cabale et un homme rebelle à l'Eglise. Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre, près de trois mille vers, sur des sujets de piété; j'y ai parlé assurément de l'abondance de mon coeur et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y ait trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur et de tout ce qui s'appelle jansénisme? Mais je sais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante qui est supérieure à Port Royal, et à laquelle je crois avoir des obligations infinies. C'est elle qui m'apprit à connaître Dieu dès mon enfance et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer de l'égarement et des misères où j'ai été engagé depuis quinze années. (Racine avait prié M. l'Archevêque le Père de la Chaise, d'aider Agnès de Sainte-Thècle. L'archevêque visita Port Royal des Champs.) M. l'Archevêque qui a voulu connaître les choses par lui-même, n'a pas caché qu'il n'avait point de filles dans son diocèse ni plus régulières, ni plus soumises à son autorité. Voilà tout mon jansénisme.....Je ne connais ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté. Je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille et ne suis pour ainsi dire dans le monde que lorsque je suis à Morly." (Oeuvres, éd. Mesnard, VII, 228)

Quelle merveille de tact! Quel chef-d'oeuvre de diplomatie! Racine ne nie pas qu'il ne soit janséniste; il nie seulement qu'il soit un homme de cabale, ce qui, selon l'idée du Roi, en était un terme synonyme.

Mort de Racine
Épitaphe de Racine

30.

Doit-on attribuer à cette sorte de demi-disgrâce le changement qui se fit remarquer alors dans la santé de Racine? Contractant une maladie de la foie laquelle s'empira toujours, il mourut le 21 avril, 1699. fort chrétiennement, et soumis à la volonté de Dieu.

Port Royal lui accorda l'honneur de l'ensevelir, selon le voeu exprimé dans son testament, près de son ancien maître, M. Hamon. "Je supplie très humblement la Mère Abbessse et les religieuses, avait-il écrit dans son Testament, de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnaisse très indigne³ⁿ, et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur: Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une si sainte communauté pour attirer sa miséricorde." (Mémoires de Louis Racine, II dans Racine, Oeuvres; éd. Mesnard, I, 352)

Toute l'humilité d'un pénitent fils prodigue est exprimée dans ces paroles par lesquelles Racine, six mois avant sa mort, avait témoigné de son attachement chaleureux pour le monastère dont l'influence avait veillé, comme un ange gardien, sur toute sa vie.

Port Royal, de son côté, ne montra pas moins d'affection pour le poète. L'épitaphe de Racine, écrit par M. Tranchai, donne en résumé les rapports tendres et l'attachement étroit du poète et du monastère.

"Ci-git messire Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du Roi, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté et l'un des quarante académiciens de l'Académie française. Ayant reçu une éducation toute sainte, il se relâcha trop tôt, hélas! de la première charité. L'ensorcellement des niaiseries

du monde obscurcit le bien qui se trouvait en ce jeune homme; et les passions volages de la concupiscence lui renversèrent l'esprit. Bientôt devenu sans peine, mais malheureusement pour lui, le prince des poètes tragiques, il fit longtemps retentir les théâtres des applaudissements que l'on y donnait à ses pièces. Mais enfin, se ressouvénant de l'état d'où il était déchu, il en fit pénitence et rentra dans la pratique de ses premières oeuvres. Il frémit d'horreur au souvenir de tant d'années qu'il avait perdues en suivant le monde et ses plaisirs. Détestant dans l'amertume de son coeur les applaudissements profanes qu'il ne s'était attirés qu'en offensant Dieu, il en aurait fait une pénitence publique, s'il lui eût été permis. N'étant plus retenu à la cour que par l'engagement de ses charges, et non par aucune passion, il s'appliqua aux devoirs de la religion avec d'autant plus de soin qu'il avait plus de douleur de n'y avoir pas été toujours fidèle. Comme il travaillait à l'histoire du règne de Louis le Grand, qui l'avait choisi pour l'écrire, il mourut le 21 avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans, et fut extrêmement regretté de ses amis, de quelques seigneurs du royaume et du Roi lui-même. Sa modestie et son affection particulière envers cette maison de Port Royal lui firent souhaiter d'être inhumé dans ce cimetière plutôt avec les marques d'une humble piété qu'avec pompe. "Passant joignez vos prières aux larmes de sa pénitence!" (Nécrologe de Port Royal, pp. 168-169)

Né dans la "bonne odeur" du jansénisme qu'avait répandue à la Ferté-Milon les Solitaires dispersés, Racine mourut dans la même atmosphère. Cette bonne odeur l'avait enveloppé toute sa vie. Les Messieurs de Port Royal condamnaient en Racine un talent qu'ils avaient, à leur insu, nourri et formé eux-mêmes, et Racine, voulant montrer son détachement d'eux, écrivit des tragédies remplies de leur esprit. Etrange paradoxe!

DOCTRINES DU JANSENISME

Pour comprendre l'influence du jansénisme sur le théâtre de Racine, il faut comprendre les doctrines sévères de cette grande hérésie si répandue en France au XVII^e siècle. Le jansénisme est la restauration, par deux théologiens, Jansénius et Saint-Cyran, des doctrines de Saint Augustin, adaptées particulièrement aux besoins de cette époque. Jansénius avait pour but la réformation de l'Eglise catholique et romaine. Pour les théologiens, la religion s'était réduite à la dialectique, qui méprisait toute sorte de mysticisme. ^{Elle} ~~La religion~~ n'exerçait plus d'influence appréciable sur la vie. La vraie religion du coeur et de l'âme se remplaça chez les moralistes par une sorte de stoïcisme robuste et suffisant; chez les âmes plus simples par une piété affectée. Contre les théologiens, Jansénius alléguait que dans la religion une expérience spirituelle et non pas la raison devait être le guide. Contre les moralistes stoïques, il appuya sur l'impuissance et la faiblesse de l'homme corrompu. Contre les cérémonialistes, il prétendit que les bonnes oeuvres et la dévotion ne valaient rien, que l'amour de Dieu, inspiré par la grâce divine, était indispensable pour le salut.

Le titre même de l'oeuvre doctrinale de Jansénius, l'Augustinus, publiée en 1646, deux ans après la mort de l'auteur, indique assez bien la vraie origine des enseignements. L'origine immédiate du jansénisme doit être cherchée, pourtant, dans le Baïanisme, nommé de Baïus, hérésie dont les doctrines de la Chute, de la Rédemption et de la Prédestination sont à peu près celles que Jansénius a exposées.

Dans son Augustinus, oeuvre colossale, Jansénius a discuté trois questions, qui forment les trois idées principales du jansénisme:

1° De libro arbitrio, où il nie catégoriquement le libre arbitre dans l'état de nature déchue, montrant la volonté humaine asservie à la concupiscence.

2° De statu naturae (lapsae, purae), où il montre l'insuffisance et la misère de la nature humaine, soit dans l'état de nature, soit même avant ou sans la Chute.

3° De gratia Christi, où il insiste sur la nécessité de la Rédemption et de la grâce efficace.

Le livre fut examiné, comme tous les ouvrages théologiques, par les docteurs de Sorbonne, qui, en tirèrent cinq Propositions hérétiques, déferées, par eux à la cour de Rome, et condamnées alors par la Bulle Cum occasione (31 mai, 1653): Ces cinq propositions sont devenues célèbres:

1° Quelques-uns des commandements de Dieu sont tels que, même les justes qui ont envie et qui s'efforcent, de les suivre, sont impuissants à le faire, puisqu'il leur manque la grâce, qui seule rend ces préceptes possibles.

2° Dans l'état de nature déchue, on ne résiste jamais à la grâce.

3° Pour être méritoires ou non dans l'état de nature déchue, il n'est pas nécessaire que les actions soient exemptes de contrainte intérieure, mais seulement de contrainte extérieure.

4° Les Semipélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure et prévenante pour toutes les actions, même pour le commencement de la foi; mais ils tombaient dans l'hérésie en prétendant que cette grâce est telle qu'on puisse l'accepter ou y résister.

5° C'est une erreur semipélagienne que de dire que Jésus-Christ est mort pour tout le monde. Jansénius disait que, selon l'opinion de Saint Augustin, le Christ n'était mort que

pour les élus.

Nous verrons, dans le cours de cette exposition des doctrines du jansénisme, comment ces cinq idées proviennent des enseignements de Jansénius.

Le jansénisme admettait comme la doctrine catholique et orthodoxe qu'il y avait trois états de l'homme: l'état d'avant la Chute, l'état d'après la Chute, et l'état de la Rédemption, mais il en différait par sa conception de ces états.

Selon la doctrine catholique, Adam, c'est-à-dire l'homme dans son premier état, avant la Chute, avait des dons dits préternaturels: un état d'intégrité naturelle, une certaine impeccabilité, un état d'équilibre des facultés. Il avait grâce à ces dons, une harmonie de toute sa nature. L'intelligence était spontanément soumise à la raison, et cette raison était normalement soumise à la foi et à la grâce. L'état naturel, c'est-à-dire l'état de l'homme sans l'aide de ces dons préternaturels, n'était pas corrompu, mais seulement affaibli et incliné plutôt vers le mal. Ces dons établissaient l'équilibre dont résultait un ordre parfait.

"L'état naturel" avait une signification différente pour le janséniste. Il en avait une idée beaucoup plus exaltée. Ce que le catholique attribua à des dons préternaturels, le janséniste le considéra comme une partie intégrale^{n^{te}} de la nature humaine. Selon l'idée janséniste, l'homme était dans son état naturel avant la Chute. Sa perfection ne résultait pas de dons préternaturels: elle était innée. Cette harmonie, cet équilibre lui étaient naturels. Il n'était incliné ni vers le bien ni vers le mal;

35.

sa volonté était libre et soumise à sa raison parfaite. La majesté, la gloire, la chasteté de l'Adam primitif tel que se l' imagine Jansénius sont grandes. Adam n'avait alors aucune concupiscence, aucun de ces désirs mauvais qui luttent dans l'esprit. Avoir à combattre, c'eût été déjà faible. Il n'avait qu'à persévérer aisément, encore tout conforme à l'idée de Dieu. "Il y a de fort belles pages dans l'Augustinus sur cet état d'innocence du premier homme admis à coopérer à l'oeuvre de Dieu et à participer à sa gloire, sur cette activité paisible et confiante d'une pensée admise à contempler le mystère divin." (Ceaix-Ruy, Pascal et Port Royal, p.26)

Cet état qui était harmonieux, qu'il le fût naturellement comme prétendaient les jansénistes, ou grâce à des dons préternaturels selon l'idée catholique, cet état-là a été changé par le péché originel. Ce terme comprend le péché faustien commis par Adam et, en même temps, la conséquence de ce premier péché, la tache héritée qui est en nous tous dès notre naissance, à la suite de notre origine. Il ne s'agit pas ici de péchés personnels, différant les uns des autres et par l'espèce et par le nombre, lesquels sont commis par chacun de nous au courant de la vie, mais d'un péché premier, assez sérieux pour transmettre à tous l'état de péché et le titre de pécheurs.

Adam est tombé par le choix libre de sa propre volonté raisonnable. Il a péché parce qu'il a voulu pécher, et il a péché aussi intérieurement et aussi pleinement que possible en vertu de cette haute liberté, et sans aucune surprise ni lutte obscure au dedans de lui. Chez Adam le désir a été déterminé par la volonté, chez ses descendants, la volonté est déterminée

par le désir.

Selon la théologie catholique, l'homme n'a pas perdu ses facultés naturelles: par le péché d'Adam il a été dépourvu seulement des dons préternaturels auxquels sa nature n'avait strictement aucun droit, et qui lui donnaient la maîtrise complète de ses passions, l'exemption de la mort, la grâce sanctifiante, la vision de Dieu dans la vie prochaine. Tandis que le baptême efface le péché originel, la concupiscence, cette rébellion de l'appétit inférieur, reste dans l'homme baptisé.

Trompé par la promesse d'une fausse liberté ("Eritis sicut dii scientes bonum et malum."), Adam s'est préféré par orgueil à Dieu, --il s'est vaincu lui-même, et il est devenu l'esclave de sa nature. "Car que pouvait-il aimer après Dieu, (demande Jansénius dans son Augustinus), d'où il tombait, lui si sublime esprit, que pouvait-il aimer sinon ce qui s'offrit à lui de plus sublime après Dieu, c'est-à-dire son propre esprit même!" Et dans tout ce qu'il a paru aimer depuis, l'or ou quoi que ce soit, c'est toujours lui au fond, toujours son esprit qu'il aime; car cet amour unique a près mille formes. * Cet amour, (continue Jansénius), par lequel il semblait vouloir jouir en quelque sorte de lui-même à défaut de Dieu, n'a pas tenu en soi, mais à l'instant a senti son indigence et qu'il ne pouvait se donner le bonheur. Et alors, comme le retour était fermé vers Dieu, cette source de vraie félicité dont il s'était retranché, il fut poussé à chercher en bas, à se précipiter vers les créatures, pour voir s'il n'acquerrait point par elles ce qui lui manquait. De là toute cette légion bouillonnante de désirs, ces étroites et dures chaînes que lui font les créatures aimées, et cet esclavage où il est, non seulement de lui-même, mais de

tout ce qu'il enserme par amour de lui. Car, encore une fois, dans son amour de toutes choses, c'est toujours lui avant tout qu'il chérit; dans ces jouissances réitérées, c'est toujours de lui-même, et avec un reste de noblesse, qu'il prétend jouir." (Sainte-Beuve, Port Royal, II, 140) Plaisir illusoire! Cet amour-propre, loin d'apporter la satisfaction espérée, n'amène que le dégoût, l'ennui, l'inquiétude incessante.

La définition de l'amour-propre que donne Pascal dans ses Pensées (Appendice au Chapitre XXIV- 10) rend toute autre définition superflue: "La nature de l'amour-propre et de le moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi. Mais que fera-t-il? Il ne saurait empêcher que tel objet qu'il aime ne soit plein de défauts et de misères: il veut être grand, il se voit petit; il veut être heureux; et il se voit misérable; il veut être parfait, et il se voit plein d'imperfections; il veut être l'objet de l'amour et de l'estime des hommes, et il voit que ses défauts ne méritent que leur aversion et leur mépris. Cet embarras où il se trouve produit en lui la plus injuste et la plus criminelle passion qu'il soit possible d'imaginer;....il met tout son soin à couvrir ses défauts, et aux autres et à lui-même, et...il ne peut souffrir qu'on les lui fasse voir ni qu'on les voie...Car n'est-il pas vrai, que nous haïssons la vérité et ceux qui nous la disent et que nous aimons qu'ils se trompent à notre avantage, et que nous voulons être estimés d'eux, autres que nous ne sommes en effet?" Et ailleurs (Pensées, Chap. XXI- 27) "Le moi est haïssable....En un mot, le moi a deux qualités: il est injuste en soi, en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres, en ce qu'il les veut asservir: car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres."

Cette conception était profondément janséniste: Nicole exprime la même idée: "L'homme corrompu non seulement s'aime soi-même, mais-- il s'aime sans bornes et sans mesure; il n'aime que soi; il rapporte tout à soi.....Il se fait le centre de tout;cette disposition tyrannique était empreinte dans le fond du coeur de tous les hommes, les rend violents, injustes, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, ^qguerelleux." (De la Chute chap. 1, III, 104). Il dit ailleurs qu'"il y a dans le coeur de l'homme tant qu'il est en cette vie, des abîmes impénétrables à toutes ses recherches." Ces abîmes de la sensibilité sont la cachette de l'amour-propre. L'amour-propre est d'autant plus pernicieux qu'il se propage vite, envahissant le coeur de l'homme, dépravant l'âme tout entière.

Cette destruction intérieure est évidente aussi à l'extérieur, de sorte que le monde présente le spectacle d'une lutte acharnée d'amours-propres individuels qui se déchirent les un^s les autres.

Nicole admet que l'amour-propre est la source de toutes nos passions--"l'impérialisme irrationnel du moi." Malgré les belles apparences qu'il peut parfois présenter, l'amour humain n'est pour Nicole qu'un égoïsme déguisé, car il n'est jamais rien que l'expression d'un désir, souvent inconscient, d'être payé de retour.

Il en va de même de la vertu humaine, car si elle n'est pas un effet de la grâce, elle est intéressée, et vise à son propre bien. "Qui ne hait en soi son amour-propre, affirme Pascal, et cet instinct qui le porte à se faire Dieu est bien aveugle." (Pensées, chap. IX -7) L'amour-propre est alors la marque la plus distinctive que le péché originel a ^{imprimée} empreignée sur la nature.

déchue. Il est à la fois la cause et l'effet de la Chute: c'est en se préférant à Dieu que l'homme est tombé, et depuis la Chute, cet amour-propre est devenu le trait le plus caractéristique de l'homme déchu. Cet amour de soi est à la base de toute la corruption de l'homme déchu parce qu'il trouble l'équilibre de l'être entier: il déränge les facultés assujettissant la raison à la sensibilité; il rend tous les jugements partiels, puisque c'est toujours l'intérêt personnel qu'on cherche avant tout. A cause de cet amour de soi, l'homme n'est plus dans la relation qu'il faut avec Dieu. Son esprit et ses passions sont pervertis. Il a perdu son contact avec le Divin et avec l'Infini.

Livré ainsi pieds et poings liés, aux concupiscences, c'est-à-dire à la sensibilité corrompue, à l'amour des choses terrestres, à l'amour de soi, "changé en bête, sauvage par ses passions, l'homme dépassera la rage du chien, la violence du scorpion, le venin du serpent." (Jansénius, Augustinus: De statu naturae lapsae; v ll. 1, ll ch. 1).

Employant la division traditionnelle, Jansénius sépare, en trois espèces principales, les concupiscences desquelles l'homme déchu est devenu la proie: 1° passion des sens; 2° passion de la science pure ou de la curiosité; 3° passion de l'excellence ou de la prédominance: libido sentiendi, libido sciendi (ou libido oculorum) et libido excellendi. On les appelle aussi: 1° la concupiscence de la chair; 2° la concupiscence des yeux; et 3° l'orgueil de la vie. Jansénius montre qu'il ne faut céder à aucune concupiscence, pas plus aux spirituelles et aux délicates qu'aux grossières. Il faut réprimer tous les désirs inspirés par la nature corrompue.

Persuadés de la puissance de ces concupiscences et de la corruption totale causée par le péché originel, les jansénistes tombaient dans l'erreur en disant que, depuis la Chute, l'homme

est dans l'impossibilité de faire le bien. Nous avons montré que pour le janséniste l'homme primitif était parfait par nature. Le péché originel l'a tellement corrompu que même ses actions éthiquement bonnes sont autant de péchés. Augustin s'est mépris sur le sens littéral de ce mot de Saint-Paul: "Omne autem quâd non ex fide † (c'est-à-dire selon la conscience) peccatum est^{xx}" (Rohrbâcher, Histoire universelle de l'Eglise catholique, p. 310.) D'où l'erreur de Jansénius: l'homme est corrompu, et non seulement dérégulé. Le jansénisme aboutit à une opinion pessimiste sur les possibilités de la nature livrée à elle-même. La théologie catholique, d'autre part, enseigne que l'homme déchu, quoique beaucoup affaibli par la perte des dons préternaturels, et plus porté vers le mal, n'en est pas la victime. Il peut faire le bien; il peut, par sa sainteté naturelle, suivre les ordres de la conscience, sans l'adjuvant d'une révélation divine, mais cela est très difficile sans l'aide de la grâce.

La chute résulte, selon la théologie catholique, dans la perte des dons préternaturels de la grâce, dans la perte de l'intermédiaire avec Dieu et dans le trouble de la nature elle-même, c'est-à-dire dans un état contraire à l'harmonie de l'homme primitif. Pour cet homme idéal, la volonté de Dieu réglait sa conduite en harmonie avec sa raison, qui est l'élément de direction morale; ses facultés inférieures (l'imagination et les poussées des sens) étaient soumises aux facultés supérieures (la raison, l'intelligence) et celles-ci soumises à Dieu, à la lumière de la foi. Catholiques et jansénistes trouvent dans l'homme déchu une lutte acharnée des tendances inférieures et des tendances supérieures, parce que les sens vont à la recherche exagérée de leur satisfaction sans référence à leur devoir. La raison ne peut plus se soumettre à la foi, donc la foi est plus difficile depuis la Chute. Jansénistes et catholiques,

xx Tout ce qui n'est pas selon la conscience est péché.

41.

alors, voient l'homme déchu incapable de raisonner juste, les uns l'attribuant à la corruption de la nature, les autres l'attribuant à la perte des dons préternaturels.

Selon la conception janséniste, la corruption a obscurci et presque totalement aveuglé la raison. Nicole, dans ^{son} sa traité De la faiblesse de l'homme, fait les mêmes critiques de la raison humaine qu'on trouve dans l'Apologie de Raymond Seband de Montaigne, où celui-ci montrait la raison incapable d'atteindre la vérité, puisque l'homme, étant le jouet des circonstances particulières et de ses propres sens, ne peut avoir que sa propre impression d'une affaire, telle que l'interprètent ses sens à lui, au moment donné.

La volonté, elle aussi, a été dépravée, car le péché originel l'a privée de toute sa force naturelle. Dans son Histoire universelle de l'Eglise catholique, Rohrbacher définit ainsi l'idée janséniste de l'état déchu, éclaircissant l'opinion janséniste sur la question du libre arbitre: "Tout le système de Jansénius se réduit à ce point capital, savoir que, depuis la chute d'Adam, le plaisir est l'unique ressort qui remue le coeur de l'homme; que ce plaisir est inévitable quand il vient et invincible quand il est venu. Si ce plaisir vient du ciel ou de la grâce il porte l'homme à la vertu; s'il vient de la nature ou de la concupiscence il détermine l'homme au vice, et la volonté se trouve nécessairement entraînée par celui des deux qui est actuellement le plus fort." Et puis Rohrbacher cite Jansénius: "Ainsi l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par la grâce ou par la concupiscence; il ne résiste donc jamais ni à l'une ni à l'autre." (p. 294).

Jansénius admet que l'essence de la liberté en général ne consiste pas dans l'équilibre intérieur, dans une certaine indifférence qui permet un choix absolument libre, mais dans



l'exemption de contrainte extérieure, et dans le pouvoir de vouloir^{xx}
 Pour Jansénius, alors, la liberté se réduit à la volonté. L'homme
peut faire ce qu'il veut--mais sa volonté va au gré de la grâce
 ou de la concupiscence. Cette liberté est passive, car c'est Dieu
 qui, en accordant ou en refusant la grâce, dispose de notre volonté.
 Le théologien catholique est révolté par cette doctrine janséniste
 qui enseigne que nous n'avons point de libre arbitre, que Dieu
 opère en nous le mal comme le bien, qu'il nous punit du mal que nous
 ne pouvons éviter. Jules Lemaitre en est exaspéré; sans essayer
 de comprendre les finesses subtiles de cette doctrine il la con-
 damne dans un passage railleur de son livre ^{critique} Racine. Il saisit bien
 les éléments énigmatiques de la doctrine janséniste du libre arbitre:
 "Si l'on accorde, en effet, que la nature humaine corrompue peut,
 par elle-même, quelque bien, la Rédemption devient inutile--Oui,
 mais si l'on dit que la nature humaine ne peut rien de bon par
 elle-même, plus de libre arbitre et par conséquent, plus de mérite.
 --Oui, mais si l'homme, abandonné à ses seules forces, pouvait
 mériter, c'est donc qu'il pourrait se passer de la grâce.--Et le
 raisonnement peut tourner ainsi indéfiniment. Cercle vertigineux.
 A peine, dans cette conception qui donne tout à Dieu, le jansénisme
 peut-il sauver verbalement une ombre de liberté humaine. Car
 toujours au moment où il va accorder quelque chose à l'homme, il
 craint d'en faire tort à Dieu. Ainsi, si nous soumettons notre
 volonté à celle de Dieu, c'est par un effet de la miséricorde de
 Dieu, c'est-à-dire encore par la volonté de Dieu. Et cependant
 nous restons, paraît-il, maîtres de notre volonté. On ne sait pas,
 bien comment: Mais cette énigme, c'est le jansénisme même. Accorder
 tant à la volonté et à l'action de Dieu que l'homme paraît irres-
 ponsable, étant par nature incapable de mériter; et toutefois

trembler devant Dieu comme si l'on était responsable devant lui, voilà, je crois bien, en quoi consiste, au fond, l'état d'esprit janséniste." (Lemaître, Racine, pp 10,11) Cette énigme va tourmenter plus d'un des personnages du théâtre de Racine. Dans la perte du libre arbitre se trouve un des effets les plus formidables de la Chute.

Nous avons vu que le péché originel se manifeste dans l'homme déchu par l'amour-propre, qui cause la corruption de ses facultés; il se manifeste dans l'affaiblissement de la raison, qui dès la Chute, ne peut atteindre la vérité parce qu'elle est guidée dans ses jugements par les circonstances extérieures et par les impressions que lui donnent les sens. Ce péché originel se manifeste, d'ailleurs, dans l'affaiblissement de la volonté qui, ayant perdu l'impartialité dont elle avait jöi dans l'homme primitif, est tournée involontairement vers la concupiscence dans l'homme déchu, et va au gré des délectations ou de la concupiscence ou de la grâce.

Le péché originel, tout en dépravant et en affaiblissant la raison et la volonté, a dépravé et fortifié la sensibilité. Tandis qu'elle avait été portée, auparavant, vers le bien, elle était portée maintenant vers le mal, c'est-à-dire que l'homme était porté vers les objets sensibles et matériels. Elle gagnait en même temps la puissance que perdaient ces facultés qui auraient dû la modérer et la contrôler. La sensibilité est devenue, en effet, la faculté maîtresse de l'homme, en empiétant sur les domaines de la raison et de la volonté. Le janséniste Nicole était profondément convaincu de l'importance du coeur dans la vie de l'homme déchu. Il voyait que la sensibilité s'était arrogé les droits de la raison. C'est la sensibilité qui dicte les actions, et non pas la raison, c'est elle qui supplée la raison. Le coeur usurpe, d'ailleurs, la

fonction de l'intelligence, juge de la vérité. On va trouver chez Racine toute une galerie de ces déséquilibrés, de ces êtres dominés par leur sensibilité.

Cette sensibilité est, en elle-même, irrationnelle et ennemie de la raison qu'elle prétend remplacer. Dans ses Essais, Nicole étudie avec une précision remarquable les sentiments qui entrent dans les passions, ambition, avarice, envie, haine. La passion est irrationnelle, Nicole en est convaincu. Cette conception, contraire à celle de Corneille, de Malebranche, de Descartés, contraire aussi à la morale classique, vient plutôt de la doctrine janséniste.

La raison condamne les passions; la conscience les combat; et dans ce combat de la conscience contre la passion, c'est, dans l'homme déchu, la conscience qui est anéantie par les passion. Nicole le dit du moins, et c'est en qualité de théoricien janséniste qu'il le dit; car cette conception, est-elle, ^{autre chose que la conséquence logique de ses} principes théologiques? Ce que Nicole a prouvé en théorie, Racine le démontre dans la pratique.

La conscience morte ou étourdie, la passion va son train, pour aboutir dans le crime. Elle demande la satisfaction; rendue toujours plus violente par le désespo^{ir} accroissant, elle essaie d'arracher la victoire, au prix du crime. Même si elle réussit, elle n'est pas encore satisfaite, et, inquiète, elle passe de crime en crime, à la recherche d'un but vague, indéfini. Si elle ne réussit pas, elle ne peut y survivre; elle amène logiquement au suicide. Ces crimes, d'ailleurs, ne sont pas des solutions--mais la seule issue d'une situation impossible. Racine en est d'accord.

Pascal, lui, appuie sur la possibilité de dominer les passions par l'action de la grâce. Ce n'est que lorsque la passion assujettit la raison qu'elle devient criminelle: "Ses passions ainsi

dominées sont vertus: l'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue, et ce sont aussi bien vertus que la clémence, la pitié, la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et leur faisant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne; car quand les passions sont les maîtresses elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne." (Pascal, Pensées, Appendice au chap. XXIIX-10)

Pascal est persuadé aussi que les passions ne proviennent pas de la raison, de l'intelligence, et qu'elles y sont en opposition. "Qui voudrait connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je ne sais quoi (Corneille), et les effets en sont effroyables. Ce "je ne sais quoi", si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

"Le nez de Cléopâtre: s'il n'eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé." (Pascal, Pensées, Appendice 4^{bis} au chap. XXIIV)

Pascal a pris note de quelques pensées sur la lutte intérieure que causent les passions: "Guerre intestinale de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions.... S'il n'avait que les passions sans raison....Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre: ainsi il est toujours divisé et contraire à lui-même." (Pensées, chap IX-8)

"Cette guerre intestinale de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu la paix se sont partagés en deux sectes, Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux;

les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir brutes (Des Barreaux). Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et qui trouble le repos ^{de} ^e et ceux qui s'y abandonnent; et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer." (Pensées, chap XXI-2)

En appuyant si fort sur les concupiscences et sur la grâce, le jansénisme a rendu l'homme très conscient de la lutte intérieure qui éclate inévitablement entre ces deux éléments. La lutte de la conscience et des passions est un lieu commun de la philosophie, mais elle prend chez les jansénistes un aspect plus formidable, parce que les jansénistes/appuyaient si fort sur la faiblesse de l'homme et sur la puissance des concupiscences. Pour eux, alors, cette lutte semblait beaucoup plus acharnée que pour les autres. Pour eux, aussi, la victoire des passions semblait inévitable si Dieu n'accordait pas sa grâce.

Pascal sait qu'on peut pécher par malice et par faiblesse, et que la passion peut nous rendre ^{momentanément} ~~actuellement~~ irresponsables, sans que nous devenions sourds à la voix de la conscience. Car "il y a une responsabilité dans la cause", comme devraient se rappeler ceux qui ont cédé sans résistance à la passion et qui n'ont pas essayé de tuer un désir qu'ils savaient mauvais. La passion peut nous rendre irresponsables de nos actions, mais nous ne laissons pas d'être responsables--à cause de ^{notre} l'héritage ^g du péché originel-- de la corruption de cette passion.

Sur les conséquences des passions Racine et Nicole sont d'accord. Intérieurement, on a des troubles de toute espèce, des inquiétudes constantes, irraisonnables souvent, et irrationnelles, qui restent même après que la passion a été satisfaite, des déchirements, des dégoûts, des abattements, des désappointements.

Extérieurement on montre une activité vaine, qui force l'homme à s'agiter dans le vide, mais au lieu d'un soulagement réel, cette activité fiévreuse n'apporte que les fatigues et les misères. La paix est rendue impossible. Et par cette même activité inutile, on manque son but de sorte que les passions produisent, le plus souvent, des effets diamétralement opposés à ceux qu'elles se sont proposées.

Dans son second état, alors, l'homme, corrompu par le péché originel, est toujours en proie aux concupiscences, sa volonté est nulle, sa raison et son intelligence sont assujetties à sa sensibilité qui, étant irrationnelle, ne peut amener que le malheur. L'homme n'est plus que l'esclave de ses passions corrompues.

C'est une noire image; elle le serait d'autant plus si le janséniste ne se hâtait pas de montrer le revers de la médaille, car cette race qui, par le péché d'Adam a passé de son premier état de félicité en un état de corruption, Jésus-Christ l'a rachetée par son sang, et la race qui est ^r ^b tombée avec le premier Adam peut se relever avec le nouvel Adam, pour vivre dans le troisième état de l'homme, l'état de la grâce.

La jansénisme et le catholicisme n'étaient pas d'accord sur les deux premiers états/de l'homme: ils ne le sont pas non plus sur le troisième. N'ayant pas, eomme nous l'avons vu, la même conception des possibilités de l'homme déchu, ils assignent chacun un rôle différent à la grâce. La vie de la grâce est surnaturelle, d'un ordre différent. Un acte accompli avec l'aide de la grâce est, donc, un acte surnaturel. Or, le janséniste dit que ce ne sont que les actes surnaturels, c'est-à-dire les actes faits avec l'aide de la grâce, qui soient bons.

Le catholique^{orthodoxe} dit qu'il y a des actes bons en eux-mêmes, qu'un homme peut, à lui-même, faire des actes de bien, ce qui est fort difficile cependant sans l'aide de la grâce. Le catholique est de l'opinion qu'il peut y avoir des actes de bien qui attirent la pitié de Dieu, conformes aux actes de la grâce. Le janséniste est persuadé, au contraire, que, sans la grâce, la nature ne peut rien produire que le mal. "Toutes les actions en cet état se trouvent autant de péchés, même les plus spécieuses, le principe et la source commune étant empoisonnés; ...il n'y a, dans une telle misère, de ressource et de remède que moyennant une Grâce souveraine, infaillible, qui descend en nous et se fasse victorieuse, ... elle seule peut relever et déterminer ^à du bien la volonté malade et désormais incapable par elle seule de rien autre que du mal." (Sainte-Beuve, Port Royal, II, 100).

"Si bien, dit Cœux-Ruy (dans son Pascal et Port Royal, p 17) que nous sommes devenus incapables de nous guérir nous-mêmes, nous n'avons pas même le pouvoir de comprendre nos infirmités et de demander par la prière notre salut, sans le secours d'une grâce, seule capable de rétablir par un attrait nouveau plus puissant que celui de la chair, l'ordre détruit. Mais cet appui que Dieu nous accorde, ce plaisir invincible par lequel il attire jusqu'à lui notre sensibilité misérable, il n'est pas en notre pouvoir de le lui demander. Il n'est pas la récompense du mérite: nombreux sont les justes auxquels cette grâce salvatrice a manqué."

Ces deux citations éclaircissent le second élément qui entre dans la question du libre arbitre. Nous avons déjà vu que l'homme déchu est impuissant à résister à la concupiscence.

Nous voyons maintenant que l'homme racheté est impuissant à résister à la grâce. Or, le vieil homme, c'est-à-dire la nature corrompue reste dans l'homme racheté. Il y a donc une lutte incessante

dans l'homme, qui doit choisir entre les délectations de la concupiscence inspirées par le vieil homme et celles de la grâce, inspirées par le nouvel homme, l'homme céd^éra à la délectation qui lui semble la plus forte. Son choix n'est pas donc exactement libre parce que sa volonté va au gré de la concupiscence ou de la grâce. Ce n'est que la grâce de Dieu qui puisse vaincre la concupiscence. Mais cette grâce, et même le désir de la grâce, est un don gratuit de Dieu.

Pour l^é recevoir, dit la doctrine catholique, on n'a qu'à la demander, mais avec piété, mais avec bonne volonté. Pour faire habituellement le bien nous avons besoin, à cause de notre faiblesse, du soutien de la grâce. Or Dieu donne au moins les grâces strictement nécessaires pour le bien à ceux qui ont la bonne volonté, car sans elle la grâce ne peut nous aider. Cette doctrine inspire la confiance. Tout le monde peut demander la grâce pour gagner ainsi son salut, s'il le veut. Ces grâces que Dieu accorde pour la résistance à la tentation ou pour l'accomplissement des bonnes oeuvres s'appellent des grâces suffisantes ou actuelles (Latⁱⁿ: ad actum-pour l'acte) Ces grâces extérieures, qui disparaissent une fois l'acte accompli, ne sont rien qu'une préparation pour la grâce extérieure, habituelle et efficace, par laquelle l'homme ainsi justifié peu à peu, recevra enfin le salut éternel. La grâce, comme cause morale, présuppose l'existence d'obstacles qui rendent l'oeuvre du salut tellement difficile que leur déracinement est moralement impossible sans un adjuvant divin spécial.

Quant à la grâce simplement suffisante les jansénistes comme les calvinistes l'ont éliminée de leur système doctrinal. Les catholiques croyaient que Dieu distribuait aux hommes de bonne

volonté des grâces actuelles ou suffisantes, pour l'accomplissement des actes de bien, qui, à leur tour, pourraient attirer à l'homme la^a miséricorde de Dieu, et le don de la grâce efficace pour le salut éternel. Les jansénistes croyaient que les bonnes oeuvres ne provenaient que de la grâce efficace, cette grâce intérieure qui réside en l'homme dès sa conversion. Les grâces suffisantes ne seraient que des effets de la grâce efficace. Les jansénistes n'admettaient que la grâce efficace qui, étant invincible, a toujours infailliblement son effet, et l'emporte nécessairement sur la concupiscence ^{xx} Pour les jansénistes, alors, la grâce est irrésistible: leur dit-on le contraire, ils répondront que l'homme résiste quand il le veut, mais avec la sous-entente que l'homme ne peut pas le vouloir. Si Jansénius a ~~nominalement~~ admis la grâce suffisante, l'appelant la petite grace (gracia parva), il entendait simplement, en effet, la grâce insuffisante, c'est-à-dire une grâce dont nulle action ne pouvait provenir. (De gratia Christiæ, IV, X)

Le janséniste, nous l'avons vu, croyait seulement à la grâce efficace. A propos de l'opération de cette grâce, Sainte-Beuve écrit: "Il n'y a pas de moyens absolus, et autant il est d'âmes humaines à des époques et dans des situations différentes, autant il peut y avoir de portes différentes aussi et d'ouvertures, même bizarres, à cette cloison entre le monde et Dieu, qu'il faut enfoncer. Toute ouverture est bonne si par là on pénètre."

(Sainte-Beuve, Port Royal 1, 96)

"Cet état de grâce, en effet, change l'âme, la régénère et la renouvelle....La grâce pour ainsi dire cristallise l'âme

qui auparavant était vague, diverse et coulante.... C'est en un mot la cristallisation non pas seulement fixe, mais vive, non pas de glace, mais de feu; une cristallisation active, lumineuse et enflammée." (Ibidem 1, 102)

"Quels que soient le lieu et l'occasion du Tolle, lege on peut reconnaître que, chez grands et vrais exemples, l'état de Grâce est un au fond, un par l'esprit et par les fruits....il y a là un véritable esprit fondamental et identique de piété et de chasteté, entre ceux qui ont la Grâce, même quand ils se sont crus séparés....l'état intérieur qui est, avant tout, d'amour et d'utilité, de confiance infinie en Dieu et de sévérité pour soi, accompagnée de tendresse pour autrui." (Ibidem, 1, 105-106)

La grâce est, par sa nature, invincible et irrésistible; dès qu'elle descend dans l'âme de l'homme déchu, on remarque chez lui une "conversion", une régénération de sa nature. Dès que cette grâce entre dans l'âme, elle se manifeste par une conscience plus scrupuleuse, par des victoires emportées sur la concupiscence, par un état de vertu et de chasteté. Nous allons discuter plus tard la piété rigoureuse qu'inspire la grâce résidant dans l'âme.

Selon le janséniste se sauvent seulement ceux qui reçoivent la grâce efficace. La base de cette doctrine se trouve dans les Epîtres de Saint-Paul (Rom. VIII, 28 sq.; Eph. 1, 4-11). En attribuant le salut éternel des élus et la damnation des réprouvés à une seule cause: la volonté souveraine de Dieu, cette doctrine exclut la coopération libre de l'homme comme une cause secondaire du salut. L'idée de prédestination comprend deux éléments essentiels: la préscience infallible de Dieu (praescientia) et son décret immuable (decretum) de bonheur éternel. Jansénius enseignait (De gratia Christi, l.X cll, §1, sq) que de la "Massa

damnata" des hommes Dieu avait prédestiné une part au bonheur éternel, l'autre à la misère éternelle; Jésus-Christ est mort, alors, seulement pour les "élus"xx Dieu donne la grâce à qui il veut; il ne la doit à personne, tous en masse étant tombés. Puisque c'est la volonté souveraine de Dieu qui, à son gré, accorde la grâce efficace, ou qui laisse l'homme périr en proie à la concupiscence, il n'y a ni mérite ni démérite dans les oeuvres de l'homme. La réprobation n'est pas la punition des oeuvres mauvaises comme le salut n'est pas la récompense des bonnes oeuvres.

Selon la doctrine catholique, le salut est principalement l'oeuvre de Dieu, mais il est, en même temps, le fruit et la récompense des actions méritoires des prédestinés. Le ^{phénomène} procès de la prédestination comprend ces cinq étapes: 1° la première grâce de vocation, la foi comme base de la justification; 2° plusieurs autres grâces actuelles pour l'accomplissement de la justification; 3° la justification elle-même comme le commencement de l'état de la grâce et de l'amour; 4° la persévérance définitive ou du moins la grâce d'une mort heureuse; 5° enfin, l'admission au bonheur éternel. La prédestination résulte de la préscience de Dieu qui, dès l'éternité, voit si l'activité libre de l'individu produira de bonnes ou de mauvaises oeuvres. Contre l'erreur des jansénistes et des calvinistes l'enseignement ecclésiastique proclame que Dieu désire le salut non pas seulement des élus mais de tout le monde.

C'est Calvin, qui a élaboré la doctrine rebutante qu'un décret divin, absolu, éternel, a prédestiné une part des hommes à l'enfer et, afin d'obtenir plus effectivement ce but,

du péché. Jansénius est moins dur, peut-être, et plus subtil; il dit que Dieu laisse pécher, et non^{pas} qu'il fasse pécher: la distinction est fine. Et ce point est capital pour la compréhension de la doctrine de Jansénius, car ce théologien était profondément convaincu que le salut ne dépendait nullement des bonnes oeuvres. Si loin était-il de croire que les bonnes oeuvres pouvaient attirer à un damné la grâce efficace, ou que les mauvaises oeuvres pouvaient perdre un élu, que sa doctrine présente parfois l'image curieuse soit d'un juste à qui la grâce salvatrice a manqué^{xx}, soit d'un scélérat qui grimpe dans le ciel.

La doctrine catholique enseigne que pour la justification (qui amène enfin le salut) il faut non seulement la foi, qui est la première chose nécessaire, mais aussi les bonnes oeuvres, dont le salut est, en quelque sorte, la récompense. Pour le janséniste, le salut comprend la justification, qui ne dépend nullement des bonnes oeuvres. La justification vient par une relation personnelle et directe entre l'homme et Dieu. Ici Jansénius est d'accord avec Calvin, mais il ne l'est plus lorsqu'il insiste que l'homme ne peut se trouver en état d'entrer dans cette relation qu'en adhérant à l'Eglise catholique, en acceptant les dogmes de l'Eglise Visible, en participant ^{aux} dans les sacrements.

Tout en ressemblant au Calvinisme par ses ses doctrines de la Chute, de la Grâce, et de la Rédemption, le jansénisme en différait en maints aspects. Un résumé bref les tirera à la clarté du jour: le jansénisme acceptait la doctrine calviniste de la justification par la foi, mais avec une différence importante. Tandis que les calvinistes croyaient que la justification était

xx Cf. 1^e Proposition condamnée

instantanée et simultanée avec la conversion, les jansénistes croyaient que la conversion, qui était instantanée, n'était que le commencement d'un procédé long et graduel de justification. Par sa foi à l'Eucharistie, dans le sens strictement catholique et romain, le jansénisme introduisit dans son Crédo un élément qui pouvait sembler idolâtrique, et par là, il était en opposition avec l'idée de Calvin; croyant d'ailleurs que la relation personnelle avec Dieu n'était possible que par l'intermédiaire^{ire} de l'Eglise catholique, le jansénisme avait la prétention de rester uni et lié de communion avec Rome, avec le Saint-Siège, malgré le Saint-Siège lui-même; Calvin s'en sépara tout à fait.

Dans sa conception du troisième état de l'homme, état de la Rédemption ou de la Grâce, la doctrine janséniste différait de la doctrine catholique, comme nous venons de le voir, autant que dans sa conception des deux premiers états. Rejetant les grâces accessoires, le jansénisme n'admettait que la grâce efficace, qu'il tenait pour invincible. Suivant la doctrine augustinienne de la Prédestination, il considérait la grâce efficace comme le seul moyen de conversion et de salut, comme un don gratuit que Dieu, dans sa sagesse infinie, accordait seulement à ceux qu'Il avait "élu" des l'éternité. Le janséniste ne voyait ni mérite dans les bonnes oeuvres ni démérite dans les mauvaises oeuvres pour ce qui est du salut éternel. Il croyait que la justification commençait avec la conversion, qu'elle était une opération graduelle qui dépendait de la foi et non pas des oeuvres. Il croyait que la grâce efficace se manifestait immédiatement dans la vie de l'homme converti. Quant à la grâce elle-même, les jansénistes ont écrit des pages édifiantes sur ses effets sublimes et régénérateurs.

Toute religion est en elle-même une philosophie. De ses doctrines provient automatiquement une conception de la vie et de l'éthique. Il était inévitable que les doctrines austères du jansénisme inspirassent un tour d'esprit rigoureux et ascétique. A la question qu'il se pose "Y a-t-il vraiment une psychologie et une morale jansénistes?" M. Tanquerey répond: Humanité déçue, dépravation du coeur humain, amour-propre, dangers de la passion, ce sont là des lieux communs de la psychologie et de la morale chrétiennes; ces idées ne sont certes pas la propriété exclusive de Port Royal...Le jansénisme n'a rien inventé de nouveau: ce qui le caractérise, au moins du point de vue moral, le seul qui nous intéresse directement, c'est l'importance qu'il attribue à certains faits, l'accent qu'il met sur certaines idées....Il est à notre point de vue une attitude mentale qui ne peut voir qu'un côté des choses et se signale aux yeux de tous par un pessimisme systématique et outrancier.....Naturellement, nous le répétons, cette morale et cette psychologie ont toutes sort^{es} de points communs avec d'autres théories plus orthodoxes; elles s'en distinguent par quelque chose d'incomplet, de systématique, une tendance ou un parti pris à ne voir que le côté le plus sombre de l'homme. (Revue des Cours et Conférences, 15-12-36 p 61 et p.63)

La définition de M. Jules Lemaître mérite d'être citée: "A le considérer non point théologiquement mais psychologiquement, le janséniste est l'homme qui entretient avec Dieu les relations les plus dramatiques. Le janséniste est l'homme qui pense le plus de mal de la nature humaine et qui a le moins d'illusions sur elle. Par suite, le janséniste est l'homme qui a le plus besoin de croire à Jésus rédempteur pour ne pas sombrer dans la négation et dans le désespoir.....Le janséniste est l'homme qui a le plus besoin de voir et de sentir partout, et dans toutes les choses, l'action de Dieu et qui a pour lui

56.

l'amour le plus inquiet. Le janséniste est l'homme qui aime Dieu avec le plus de désintéressement, puisqu'il craint toujours que Dieu ne le lui rende pas, et qu'il vit dans la terreur de n'avoir pas la grâce. Et, ^{par} conséquent, le janséniste est, de tous les chrétiens celui qui s'examine avec le plus de diligence et d'angoisse." (Lemaître, Racine pp 11-12)

C'est le pessimisme du jansénisme qui frappe tout d'abord, car le jansénisme, dans ses doctrines théologiques, appuie sur la faiblesse de l'homme et sur son impuissance sans la grâce. Mais avec sa faiblesse, et en contraste éclatant avec elle, l'homme garde quelque chose de noble, d'élevé, reste de sa grandeur primitive, grandeur dont les jansénistes surtout avaient une idée sublime.

Pascal est frappé par le contraste entre la faiblesse et la grandeur qui existent simultanément dans l'homme. Il attribue quelque part de cette grandeur de l'homme à sa raison. "L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.... Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace^a et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale." (Pascal, Pensées, chap. XXIII-5). Cette lueur de dignité latente ne fait que jeter Pascal dans un pessimisme plus convaincu, lorsqu'il réfléchit sur l'impuissance de l'homme déchu.

"Les jansénistes ont porté dans la religion plus d'esprit de réflexions, lit-on dans les Pensées de M. Joubert, et plus d'approfondissement, ils se lient davantage de ses liens sacrés; il y a dans leurs pensées une austérité qui

circonscrit sans cesse la volonté dans le devoir; leur entendement enfin, des habitudes plus chrétiennes."

C'est la doctrine de la Prédestination qui est cause de "ce tour d'esprit dur, sombre de Jansénius" dont parle Sainte-Beuve (Port Royal 1, 294). Puisque Dieu ne tient compte de notre vie, soit bonne, soit mauvaise, le janséniste sombre dans la crainte, dans le trouble, dans le malaise, dans la défiance de soi, témoin Pascal dont l'âme était tourmentée par la question de l'au-delà, Pascal dont ce cri mémorable trahit l'inquiétude, l'incertitude sur le compte du salut: "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie." (Pensées, chap. X^X11-4) On ne sait qu'à la mort si on est du nombre des élus. Cela explique le sort de quelques-uns qui vont jusqu'à l'extrême de la perdition, qui cèdent entièrement à leurs passions.

Mais le jansénisme, sans inspirer aucune confiance, sans promettre le salut comme récompense des bonnes œuvres, est rigoureux au point de vue moral. Il veut qu'on soit digne de son salut, si l'on se trouve enfin être un des élus. C'est une religion de la crainte. Dieu, dont la rédemption n'est que partielle, n'étant que pour les élus, est représenté comme un Dieu inspirant la crainte, sévère, dont on ne doit s'approcher que si l'on a conscience d'être aussi digne et aussi pur que possible.

Cette rigueur, cette sévérité dans la morale conduisent à l'éloignement de la communion.^{xx} Le janséniste présente la communion comme une espèce de récompense pour la dignité et la perfection de la vie. Se croyant indigne, il a l'humilité de s'éloigner de la communion. La doctrine catholique présente

^{xx} Voir Arnould, De la Fréquente Communion

la communion comme un secours, une force supplémentaire dont les chrétiens ont besoin pour faire leurs devoirs, un aliment que le Christ les presse de venir prendre. L'humilité qui éloigne les jansénistes de la communion engage le catholique à prendre conscience de sa faiblesse à lui-même, et à chercher dans le sacrement la force qui lui manque.

La contre-partie inévitable de ce rigorisme janséniste se trouve dans Racine, dont les caractères, convaincus qu'ils ne sont pas prédestinés au salut, se laissent aller à la concupiscence.

Cette sévérité janséniste était au fond même de l'enseignement de l'abbé de Saint-Cyran. Ceaix Ruy le décrit comme un "prêtre étrange, avide de tenter des expériences nouvelles, capable d'inquiéter Richelieu, habile à jeter dans les âmes la crainte, en leur répétant sans cesse: "Dieu est terrible!", et en excitant leurs scrupules au lieu de les calmer, attentif à les détourner d'une paisible confiance en la miséricorde divine pour leur enseigner une perfection inquiète et compliquée...."

(Pascal et Port Royal, pp. 13-14) Dans Jansénius nous retrouvons ce "Dieu terrible" aux décrets incompréhensibles, dont la grandeur et la majesté étaient le thème habituel des prédications de Port Royal. Il nie le libre arbitre de l'homme pour anéantir la créature devant la toute-puissance de son Créateur. Les jansénistes avaient tous la même conception de la souveraineté et de la toute-puissance de Dieu. Ils remarquaient cependant ses autres attributs: C'est la Vérité qui frappait Jansénius; ce sont la Charité et l'Humilité surtout que signalait Saint François de Sales; c'est la Puissance redoutable, l'Eternité qui impressionnaient Saint-Cyran.

Ce Dieu terrible ne laissait pas d'être aimable.

La chaleur religieuse d'une Mère Angélique, d'un Antoine Arnauld, d'un Pascal, d'un Quesnel ne se laisse pas expliquer par la crainte ni par l'admiration seule: elle ne se laisse expliquer que par un amour ardent de Dieu. On avait mille raisons pour l'aimer! La Mère Angélique a voulu montrer que la foi rend douces les choses les plus amères. Antoine Arnauld a remarqué que l'amour de Dieu doit être profond, venant du fond du coeur, se manifestant par les actions, par la haine du monde, plutôt que par les paroles. La grâce de Dieu, a-t-il dit, rend toutes choses supportables. Sa clémence est louable, car nos misères, quelques grandes qu'elles soient, sont moindres que ne méritent nos péchés.

Il n'y a qu'une conséquence à tirer de cette religion qui insiste sur l'impuissance de l'homme et sur la souveraineté de Dieu, qui est terrible à la fois et aimable: c'est le besoin d'humilité, le besoin de s'anéantir devant cet Etre universel. La Mère Angélique, abbesse de Port Royal, pénétrée d'un ardent amour de Dieu se humilia sans cesse devant Lui. Convaincue que toutes ses actions étaient bonnes, même lorsqu'elles semblaient nuire, elle loua toujours sa bienveillance envers ses créatures. Il fallait une piété et une humilité jansénistes pour inspirer à cette religieuse la lettre édifiante qu'elle écrivit à Renaud de Sévigné, lors de la grande persécution:

"Enfin, Monsieur, Dieu nous a dépouillés de pères, de soeurs, d'enfants; son Saint Nom soit béni. La douleur est céans, mais la paix est aussi dans une soumission entière à sa divine volonté. Nous sommes persuadées que cette visite est une grande miséricorde de Dieu sur nous, et qu'elle nous était absolument nécessaire pour nous purifier et nous disposer à faire un saint usage de ses grâces, que nous avons reçues avec tant d'abondance. Car, croyez-moi, si Dieu daigne avoir sur nous de plus grands desseins de miséricorde, la

Orgueil janséniste
Scrupules

60.

persécution ira plus avant. Humilions-nous de tout notre coeur pour nous rendre dignes de ces faveurs si véritables et si inconnues aux hommes.....
L'orgueil, la vanité, l'amour-propre se mêlent partout; et puisque Dieu nous a unis par sa sainte charité, il faut que nous le servions dans l'humilité. Le plus grand fruit de la persécution, c'est l'humiliation; et l'humilité se conserve dans le silence. Gardons-le donc aux pieds de Notre-Seigneur et attendons de sa bonté notre force et notre soutien."
(Abrégé de Port Royal, 2^e partie, dans Racine, Oeuvres, éd. Mesnard, IV, 531-532)

Il faut soumettre à Dieu non seulement notre volonté mais aussi notre raison. Ceux qui veulent chercher Dieu par la voie de la raison se trouvent dans un cul-de-sac. "Le coeur, dit Pascal, a ses raisons que la raison ne connaît point....C'est le coeur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au coeur et non à la raison." (Pensées, chap. XXVIII-42) Pascal insiste sur le besoin de la soumission de la raison: "Dieu voulant nous rendre la difficulté de notre être inintelligible à nous-mêmes, en a caché le noeud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions bien incapables d'y arriver; de sorte que ce n'est pas par les superbes agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison que nous pouvons véritablement nous connaître." (Pensées, chap. 28-9)

S'humilier, souffrir et dépendre de Dieu sont, selon M. de Saint-Cyran, toute la vie chrétienne, si on les fait avec foi. Mais le janséniste, si humble devant Dieu, est, d'autre part, secrètement, et peut-être à son insu, orgueilleux envers les hommes car il se considère un homme à part. C'est là "l'orgueil janséniste."

Tout orgueilleux qu'il puisse être envers le "monde", le janséniste est déchiré au coeur par ses scrupules de conscience, par ses luttes intérieures, dont il est, en quelque sorte, un spectateur, ignorant l'issue de ces combats, mais tourmenté par eux. Il en est

même plus troublé que le commun des chrétiens. parce qu'il en a été rendu plus conscient. Le janséniste, c'est l'homme des luttes, des scrupules et des inquiétudes et si la concupis- cence l'emporte sur la grâce, c'est l'homme du remords, et souvent du repentir.

La haine de la chair, le dégoût du monde sensible, le goût des choses invisibles, la pensée de la mort, le sentiment du néant de tout ce qui n'est pas Dieu, la renonciation de soi, du jugement, du désir, du tempérament personnels, la discipline austère, l'amour ardent de Dieu, la pensée de l'autre vie, voilà bien de quoi se compose le tour d'esprit janséniste.

L'influence immédiate des doctrines jansénistes sur le théâtre de Racine se fait remarquer le plus visiblement dans sa conception de la vie, dans sa conviction de la méchanceté innée de l'homme, dans sa conviction de l'impuissance de l'homme à résister aux séductions de la concupiscence, dans sa conviction de la fatalité des passions. C'est un théâtre pessimiste, inspiré du pessimisme janséniste.

C'est surtout au second état de l'homme que Racine s'intéresse; cet état d'après la Chute, état de corruption. Nous avons vu que l'homme déchu, étant corrompu par le péché originel, est toujours en proie aux concupiscences; ayant perdu, d'ailleurs, le libre arbitre dont il avait joui en Eden, il est porté presque irrésistiblement vers le mal. Victime de ses passions il n'est plus maître de ses actions. Ceux que nous appelons les caractères "raciniens" sont des êtres/déchus, corrompus. Imprégné qu'il était des doctrines jansénistes de la Chute et de la corruption de la nature humaine, Racine a écrit des tragédies dont l'effet ne pouvait qu'être morne et terriblement pessimiste.

Il suffit de rappeler cette définition, déjà citée, de M. Jules Lemaitre: "Le janséniste est l'homme qui pense le plus de mal de la nature humaine,"⁵² pour comprendre l'essence de la psychologie racinienne. Le poète, certes, n'avait pas d'illusions sur l'humanité. Il voyait ses caractères en criminels, mais, pour cela, il n'était pas dur, il n'était pas cynique, il n'était pas satirique; le tendre Racine ne peignait les pécheurs que parce que les pécheurs l'entouraient^{en} et qu'il étudiait ce qu'il voyait autour de lui. Il a étudié quelques âmes nobles, pures--mais ternes, mais fades comme la vertu elle-même. Les bonnes Junis, les vertueux

Britannicus s'éclipsent dans l'éclat des violentes Hermione, des impétueux Pyrrhus. La nature corrompue, l'hégémonie de la sensibilité sur les autres facultés, voilà le grand sujet, presque l'unique sujet, des pièces de Racine. Il voit des hommes qui sont criminels par méchanceté, il en voit d'autres qui le sont par faiblesse.

Dans le caractère de Néron, Racine nous montre la quintessence de la méchanceté. Les concupiscences auxquelles il cède nous font horreur: cette ambition égoïste, cet amour sensuel, n'ont rien d'attrayant pour nous--mais pour Néron? Nous avons montré que, depuis la chute, l'homme ne vise à rien qu'à son plaisir personnel; qu'il choisit, d'entre les délectations de la concupiscences et celles de la grâce, celles qui lui présentent l'aspect le plus agréable. Le plaisir de commander, d'être le premier de tous, d'être tout-puissant, d'être le dieu du monde si on ne peut l'être de l'univers--il y a là de quoi tenter un homme comme Néron; le bonheur de posséder la femme qu'on aime, de se sentir supérieur à ses rivaux, de conquérir un coeur--il y a là aussi de quoi délecter une âme comme la sienne. Un homme quelconque aurait de la difficulté à ne pas y céder; on ne s'étonne pas, alors, que les délectations de la concupiscence l'emportent dans l'âme de Néron.

Mais nous prenons en horreur ces plaisirs dès que nous voyons l'aspect qu'ils prennent chez un homme, aussi totalement corrompu que Néron, dès que nous voyons les moyens qu'il emploie pour les gagner. Nous frémissons de voir à quelles extrêmes peut aller la nature corrompue lorsqu'elle cède à la concupiscence.

Tour à tour se laissent voir les vices qui ont souillé son coeur. Son ambition outrancière en est le plus épouvantable, ambition faite du plaisir de commander, du plaisir de disposer des destinées de tout le monde, d'un complexe de supériorité, du désir d'être le premier du monde. Ce vice a taché plus d'une âme dans les ^{pièces} ~~drames~~ de Racine. Créon, Agrippine et Acomat ont la même ambition de gagner le pouvoir, nous sentons que Créon surtout serait aussi criminel que Néron--s'il vivait assez longtemps. Il révèle à Attale son coeur dépravé:

"Et je n'ai plus un coeur que le crime effarouche:
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords."
(Th. III, 6, 900-902)

Après l'ambition, c'est l'amour-passion qui a dépravé le coeur de Néron. Chez lui, comme chez Roxane dans Bajazet, l'amour est un sentiment dépourvu d'idéalisme; il n'est qu'une passion sensuelle: tous deux expriment leur amour par la haine; tous deux tourmentent la personne aimée. Écoutons l'amoureuse Roxane:

"Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle
De le montrer bientôt pâle et mort devant elle,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés!"
(Baj. IV.5, 1325-1328)

Écoutons l'amoureux Néron:

"Excité par un désir curieux
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes:
Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevoient de ses yeux les timides douceurs
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue:
Immobile, saisi d'un long étonnement,
J'ai vu dans ses yeux
S'exprimer toute sa vie."

Je l'ai laissé passer dans son appartement.
 J'ai passé dans le mien. C'est là que solitaire
 De son image en vain j'ai voulu me distraire:
 Trop présente à mes yeux, je croyois lui parler;
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisais couler."
 (Br. 11.2, 385-402)

Quelle cruauté dans son amour, quelle galanterie sèche et sotté.

Voilà ce qu'est devenu l'amour dans la nature corrompue!

L'amour fait naître chez Néron une troisième passion vicieuse: la haine de son frère. Polynice et Étéocle ont été rendus criminels par ce même vice. Comme eux, Néron ne se révolte pas devant le meurtre: ce qui confond Burchus, témoin de l'assassinat de Britannicus, c'est surtout l'impassibilité avec laquelle Néron l'a accompli:--

"Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère;
 Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
 Ses yeux indifférents ont déjà la constance
 D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance."
 (Br V.7, 1707-1710)

Ce n'est que par ce premier crime que le monstre se révèle, mais depuis longtemps le démon grandissait en lui. La modération de "ce même Néron que la vertu conduit" (Br. 1.1,53) n'est que contrainte et déguisement. Le perfide Narcisse sait débarrasser Néron de ses chaînes, respect et peur d'Agrippine, en jouant de son amour de Junie^e pour anéantir ce respect et cette peur.

La contrainte enlevée, les autres vices de Néron ne tardent pas à se découvrir. Corrompu par ambition, il est rendu criminel et ingrat envers sa mère, comme Pharnace, corrompu par amour, est rendu criminel et ingrat envers son père. Dans le sadisme que lui découvre sa mère, elle trouve aussi son ingratitude envers elle:

67.

mais en proie aux passions, tout le monde est faible. Devant les criminels par méchanceté c'est un cri d'horreur que pousse Racine; devant les criminels par faiblesse, c'est un cri de douleur, de désespoir.

Au contraire de Corneille, Racine a toujours étudié de préférence ce qui faiblit dans l'âme humaine, non ce qui résiste, la passion qui s'abandonne, non la volonté qui se possède; les défaillances de la nature humaine l'ont frappé beaucoup plus que les victoires. Cette conception de la faiblesse est profondément janséniste.

Presque tous les caractères de son théâtre sont, alors, des êtres faibles, en proie à leurs passions, et qui se rendent compte de leur faiblesse. Certes, il y en a qui sont loin d'être rendus criminels par leur passion, qui n'ont pas perdu entièrement la maîtrise de leur volonté et de leur raison; mais ^{même} chez eux même, on est conscient de l'attrait des passions et de la grande lutte nécessaire pour les vaincre; Titus trouve des paroles exquises pour exprimer sa faiblesse:

"Soutiendrai-je ces yeux dont la douce longueur,
Sait si bien découvrir les chemins de mon coeur?
Quand je verrai Tes yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?"

Ber. IV.4, 993-997

La douce Manime avoue à Xiphocrès sa faiblesse.

"De mes faibles efforts ma vertu se défie
Je sais qu'en vous voyant un triste souvenir
Peut m'arracher du coeur quelque indigne soupir."
(Mith. II.6, 728-730)

Hippolyte, lui aussi, est affaibli par amour. A son propos Racine écrit dans la Préface de Rhèdre: "J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de

cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la soeur des ennemis mortels de son père." De l'Hippolyte qui, dans Euripide, accepte la mort la plus ignominieuse plutôt que de désoler son père en le détrompant, Racine fait un jeune premier au coeur sensible, aux sens éveillés, qui aime en secret la descendante d'une famille pros- crite par Thésée. En compliquant ainsi sa désobéissance d'une sorte de crime contre la sûreté de l'Etat, Racine lui a ôté cette sublimité qu'il avait dans Euripide; ce héros presque divin devient chez Racine un amoureux ordinaire.

Hippolyte, qui s'était vanté de son insensibilité, cède enfin à l'amour. S'il cède, alors, c'est contre sa volonté, assujettie à la sensibilité. L'amour découvre la faiblesse de cette âme fière. Com^mé Titus, comme Monime, il avoue son impuissance:

"Vous voyez devant vous un prince déplorable,
 D'un^e téméraire orgueil exemple mémorable.
 Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
 Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté;
 Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
 Pensais toujours du bord contempler les orages;
 Asservi maintenant sous la commune loi,
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
 Un moment a vaincu mon audace imprudente:
 Cette âme si superbe est enfin dépendente."
 (Ph. 11.2, 529-538)

Libre arbitre nul, volonté nulle, raison nulle, dès que s'éveille la passion!

Chez des caractères tels que Titus, Bérénice et Monime la passion ne fait que révéler la faiblesse; elle n'est pas réellement criminelle parce qu'elle n'est pas désespérée; elle est réciproque. Les Titus, les Monime ont la grâce de résister

à leurs passions. Que deviendront les Hermione, les Eriphile, les Oreste, les Pyrrhus qui y céderont? Leur faiblesse les rendra criminels, et cela contre leur volonté, contre leur raison.

Néron a péché consciemment, mais Oreste, mais Pyrrhus? Ils luttent tant qu'ils peuvent contre leur sensibilité, mais se rendant compte enfin qu'ils ne peuvent rien contre leur destinée, ils se soumettent à la volonté souveraine des dieux. Voyant et peut-être voulant le bien, ils marchent vers le mal; les yeux tournés vers le ciel, ils s'en vont à l'enfer.

Oreste se plaint à Pylade de son impuissance:

"Puisqu'après tant d'efforts, ma résistance
est vaine,
Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne."
(And. I.1, 97-98)

Reconnaissant que les bonnes oeuvres ne valent rien, que la volonté divine est inscrutable, il se laisse aller aux délectations de la concupiscence:

"Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
Mais de quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine."
(And. III.1, 773-778)

Cette impulsion intérieure qui le pousse à faire le contraire de ce qu'il veut faire, Oreste l'appelle son "sort inexorable": mais est-elle autre chose que la séduction de la concupiscence, séduction toujours plus forte que lui? L'attitude d'Oreste est comme la contre-partie du rigorisme janséniste. Elle est une conséquence assez logique de la doctrine janséniste de la Prédestination. Les jansénistes voulaient qu'on fût aussi pieux que possible, non pas pour s'attirer la grâce efficace-- qui d'ailleurs était un don gratuit accordé sans égard ^{pour eux} aux